Chefs-d'Œuvre de la Littérature Religieuse

CHATEAUBRIAND

Pensées Réflexions et Maximes

Suivies du *Livre XVI*[e] des *Martyrs*

(Texte du manuscrit autographe)

◇ ◇ ◇

Edition nouvelle

revue sur les Manuscrits ou les meilleurs Textes

avec une Introduction et des Notes

par

Victor GIRAUD

Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse)

Deuxième édition

BLOUD & C[ie]

S. et R. 476

CHATEAUBRIAND

PENSÉES, RÉFLEXIONS ET MAXIMES

SUIVIES DU

LIVRE XVI DES MARTYRS

DU MÊME AUTEUR

Pascal : *L'homme, l'œuvre, l'influence.* 3ᵉ édition, revue, corrigée et considérablement augmentée. 1 vol. in-16, Paris, A. Fontemoing.... 3 fr. 50

Essai sur Taine, son œuvre et son influence, d'après des documents inédits, avec des extraits de 40 articles de Taine non recueillis dans ses œuvres. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Bordin). 3ᵉ édition, revue et corrigée. 1 vol. in-16. Paris, Hachette.... 3 fr. 50

Bibliographie critique de Taine, 2ᵉ édition refondue, 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque des Bibliographies critiques.* Paris, Alphonse Picard.... 5 fr.

La Philosophie religieuse de Pascal et la Pensée contemporaine, 4ᵉ édition, revue, corrigée et augmentée, 1 brochure petit in-16, Paris. Bloud.... 0 fr. 60

Sainte-Beuve. Table alphabétique et analytique des *Premiers Lundis, Portraits contemporains* et *Nouveaux Lundis,* avec une *Etude sur Sainte-Beuve et son œuvre critique,* 2ᵉ édition, 1 vol. in-16. Paris, Calmann-Lévy.... 3 fr. 50

Chateaubriand, *Etudes littéraires,* 1 vol. in-16. Hachette. 3 fr. 50

Chateaubriand, ATALA. Reproduction de l'édition originale avec une *Etude sur la jeunesse de Chateaubriand,* d'après des documents inédits, 1 vol. petit in-18. A. Fontemoing.... 3 fr.

Opuscules choisis de Pascal, édition nouvelle revue sur les manuscrits et les meilleurs textes, avec une introduction et des notes, 4ᵉ édition, 1 vol. in-16. Bloud.... 0 fr. 60

Pensées chrétiennes et morales de Bossuet, édition nouvelle, revue sur les meilleurs textes, avec une introduction et des notes, 4ᵉ édition, 1 vol. in-16. Bloud.... 0 fr. 60

Anticléricalisme et Catholicisme, 1 brochure, petit in-16. *(Questions du jour)* 2ᵉ édition. Bloud.... 1 fr.

Livres et questions d'aujourd'hui, 1 vol. in-16. Hachette. 3 fr. 50

Pensées de Pascal, édition nouvelle revue sur les manuscrits et les meilleurs textes, avec une introduction et des notes. 5ᵉ édition, 1 vol. in-16. Bloud.... 1 fr. 20

Les Idées morales d'Horace, 2ᵉ édition, 1 vol. in-16. Bloud. 0 fr. 60

Ferdinand Brunetière, *Notes et Souvenirs,* avec des fragments inédits et un portrait, 3ᵉ édition, 1 vol. in-16. Bloud.... 1 fr.

Pensées choisies de Joubert, avec une introduction et des notes (pour paraître prochainement à la librairie Bloud).... 0 fr. 60

En préparation :

Le Christianisme de Chateaubriand : les origines, l'évolution, l'influence. *Etude critique sur l'histoire des idées religieuses dans la littérature française des dix-huitième et dix-neuvième siècles.* A la librairie Hachette.

Esquisses contemporaines.

Chefs-d'Œuvre de la Littérature Religieuse

CHATEAUBRIAND

PENSÉES, RÉFLEXIONS ET MAXIMES

SUIVIES DU LIVRE XVI DES **MARTYRS**

(TEXTE DU MANUSCRIT AUTOGRAPHE)

Edition nouvelle revue sur les manuscrits
ou les meilleurs textes
avec une Introduction et des Notes

PAR

Victor GIRAUD

Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse)



PARIS

LIBRAIRIE BLOUD & Cie

4, RUE MADAME, 4

1908

A Marcel Duchemin

AMICALEMENT

V. G.

INTRODUCTION

CHATEAUBRIAND MORALISTE ET APOLOGISTE

Les deux parties qui composent ce petit livret n'ont entre elles, — il faut tout de suite en prévenir le lecteur, — aucune espèce de rapport. On a voulu tout simplement attirer son attention sur deux aspects assez peu connus, mais fort différents de l'œuvre du grand écrivain.

∴

Il est assez probable que les pages intitulées *Pensées, Réflexions et Maximes* seront une révélation pour bien des gens, — même pour ceux qui connaissent très suffisamment leur Chateaubriand. De cela il y a de fort bonnes raisons. Ces pages sont assez courtes ; elles n'ont jamais été publiées, que je sache, séparément ; elles ont paru, pour la première fois, très tardivement, entre 1826 et 1831, quand l'auteur donna chez le libraire Ladvocat, la première édition de ses *Œuvres complètes.* Reléguées par lui, parmi d'autres fragments, comme s'il n'y attachait aucune importance, ou qu'il en eût même un peu honte, dans l'un des derniers volumes de la collection, elles semblent n'avoir jamais bien frappé personne, et je ne me rappelle, pour ma part, aucun critique qui les ait signalées. Je suis tout prêt à reconnaître qu'il y a, dans l'œuvre de Chateaubriand, des parties plus importantes et de plus haute portée.

Et cependant, ces *Pensées,* — dont l'origine exacte nous échappe (1), — sont pour la plupart fort remarquables ; et il est évident, pour qui sait lire, qu'il n'eût

(1) Chateaubriand nous dit simplement qu'elles sont « extraites de nombreux manuscrits qu'il a brûlés. »

tenu qu'à Chateaubriand d'en grossir considérablement le nombre, et de se faire une juste place, à côté, et probablement au-dessus de son ami Joubert, parmi les *Moralistes français*.

Au reste, cela n'a rien qui puisse nous surprendre. Chateaubriand, nous le savons de longue date, est l'un de nos plus grands moralistes. Moraliste, il l'est, pourrait-on dire, dans toutes les acceptions, même les plus rares du mot. Il l'est d'abord, pour avoir exprimé si éloquemment certains états de l'âme, — le mal de René, par exemple, — qu'il les a en quelque sorte créés, et comme inoculés à plusieurs générations d'écrivains ou de lecteurs. Il l'est aussi pour les analyses ingénieuses ou subtiles de sentiments et de caractères où il se complaît volontiers et qui nous ont valu, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, et ailleurs, tant de curieux et vivants portraits, et, dans le *Génie du Christianisme*, des aperçus si féconds de critique ou d'histoire littéraire. Et il l'est enfin pour les vues générales qui parsèment tous ses écrits, pour tant de réflexions sur le train du monde et sur la vie, sur la nature et sur l'âme humaine où, à chaque instant, il condense les résultats de son expérience. Ces vues générales, quand elles atteignent un certain degré de vérité et de profondeur, sont peut-être ce qui caractérise et distingue le mieux les grands écrivains. Jamais les écrivains médiocres ne dépassent l'expérience locale et particulière ; jamais leur horizon ne s'élève jusqu'à ces hauteurs d'où l'on jette un regard d'ensemble sur la vie et sur l'homme, — et d'où on les juge. Chateaubriand, lui, n'a aucun effort à faire pour voir les choses et pour les rendre « sous l'aspect de l'éternité ». Quel que soit le sujet qu'il traite, la réalité prochaine qu'il décrit lui suggère perpétuellement des observations qui la débordent de toutes parts. Et comme il sait formuler ses réflexions d'une manière vive, frappante et lapidaire, qui se grave aisément dans la mémoire, rien ne serait plus facile que d'extraire de son œuvre tout un volume de « pensées » ou « maximes » qui suffirait à fonder la réputation d'un La Rochefoucauld ou d'un La Bruyère, d'un Vauvenargues ou d'un Rivarol.

J'ouvre *au hasard Atala :*

Il y a des justes dont la conscience est si tranquille, qu'on ne peut approcher d'eux sans participer à la paix qui s'exhale, pour ainsi dire, de leur cœur et de leurs discours.

Je feuillette *René :*

Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

Le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

Je prends le *Génie du Christianisme :*

Dieu ne défend pas les routes fleuries, quand elles servent à revenir à lui, et ce n'est pas toujours par les sentiers rudes et sublimes de la montagne que la brebis égarée retourne au bercail.

Toutes nos passions ici-bas se peuvent aisément rassasier : l'amour, l'ambition, la colère ont une plénitude assurée de jouissance ; le besoin de félicité est le seul qui manque de satisfaction comme d'objet ; car on ne sait ce que c'est que cette vague félicité qu'on désire...

Ouvrons maintenant l'*Itinéraire :*

Après tout, ne dédaignons pas trop la gloire ; rien n'est plus beau qu'elle, si ce n'est la vertu. Le comble du bonheur serait de réunir l'une à l'autre dans cette vie ; et c'était l'unique prière que les Spartiates adressaient aux dieux : « *Ut pulchra bonis adderent.* »

Et finissons par les *Mémoires d'outre-tombe :*

Un courtisan réduit à se nourrir de vérités est bien près de mourir de faim.

C'est une mère charmante que la terre ; nous sortons de son sein ; dans l'enfance, elle nous tient à ses mamelles gonflées de lait et de miel ; dans la jeunesse et l'âge mûr, elle nous prodigue ses eaux fraîches, ses moissons et ses fruits ; elle nous offre en tous lieux l'ombre, le bain, la table et le lit ; à notre mort, elle nous rouvre ses entrailles, jette sur notre dépouille une couverture d'herbes et de fleurs, tandis qu'elle nous transforme secrètement dans sa propre substance, pour nous reproduire sous quelque forme gracieuse.

On le voit, il y a dans les œuvres de Chateaubriand nombre de *pensées* toutes faites, et il est tout naturel que le grand écrivain ait songé un jour à extraire de ses

manuscrits un choix de « pensées, réflexions et maximes », et à les livrer au public.

Elles ne sont pas indignes, comme on le verra, en parcourant ce recueil, de sa haute renommée et de son génie d'écrivain. — Il a, pour exprimer une idée délicate et touchante, des formules dont l'ingénieuse sobriété évoque en quelques mots toute la poésie de l'amitié :

Votre ami vient de partir, vous vous croyez fort contre l'absence : allez visiter la demeure de votre ami ; elle vous apprendra ce que vous avez perdu et ce qui vous manque.

Il a des *pensées* dont la fine justesse se couronne d'une vive et piquante image :

Il faut avoir le cœur placé haut pour verser certaines larmes. La source des grands fleuves se trouve sur le sommet des monts qui avoisinent le ciel.

Caresser la vertu sans être capable de l'aimer, c'est presser les deux belles mains d'une jeune femme dans les mains ridées de la vieillesse.

Il en a, d'un christianisme un peu douteux peut-être, mais où l'intransigeante fierté du gentilhomme, son culte de l'honneur s'affirment avec une vivacité bien spirituelle :

Si l'on vous donne un soufflet, rendez-en quatre, n'importe la joue.

Il en a d'autres où s'exhale toute l'amertume ironique et volontiers méprisante de l'observateur qui a pratiqué les hommes, et qui connaît la vie, — même politique :

Les mendiants vivent de leurs plaies : il y a des hommes qui profitent de tout, même du mépris.

Et il en a enfin où, comme chez Pascal, le pessimisme de l'observation n'est qu'une forme du christianisme :

Un charme est au fond des souffrances, comme une douleur au fond des plaisirs : la nature de l'homme est la misère.

Les peines sont dans l'ordre des destinées : ceux qui, cherchant à les oublier, s'occupent de l'avenir, ne songent pas qu'ils ne verront pas cet avenir. Chacun en mourant remet le poids de la vie à un autre ; à chaque sépulture, il y a un homme qui reçoit le fardeau de la main de l'homme qui se va reposer : le nouveau messager porte à son tour ce fardeau jusqu'à la tombe prochaine.

Ces derniers mots ne sont pas seulement d'un moraliste : ils sont d'un poète. Et de fait, je ne pense pas que la poésie gnomique ait beaucoup de « vers dorés » qui soient supérieurs à ces simples lignes de prose.

∴

Le livre des *Martyrs* que nous joignons aux *Pensées, Réflexions et Maximes,* indépendamment de sa valeur proprement littéraire, offre un certain intérêt pour l'étude de l'apologétique de Chateaubriand. Les trois harangues qui le composent résument les principaux arguments que l'on pouvait faire valoir, à l'époque de Dioclétien, pour et contre le paganisme, l'incrédulité philosophique et le christianisme. Et comme ces arguments, sous la plume de Chateaubriand, deviennent assez souvent, et quelquefois même avec excès, des « raisons actuelles », et même contemporaines de croire ou de ne pas croire, il suit de là que le discours d'Eudore en particulier représente assez exactement l'état de la pensée religieuse du grand écrivain.

Cela est plus visible encore dans le texte que nous publions. Par une heureuse fortune, deux livres presque entiers du poème, sur vingt-quatre, nous ont été conservés en manuscrit (1) : le livre XVI, — celui-ci est complet, et de l'écriture d'un secrétaire : — c'est celui qui contient les trois harangues de Symmaque, d'Hiéroclès et d'Eudore en présence de Dioclétien et de Galérius ; et le livre XIX, — il y manque les cinq ou six premières pages, — dont les trois quarts sont de la main de Chateaubriand, lequel a d'ailleurs fait des corrections sur toutes les parties non autographes : c'est celui qui nous raconte le baptême de Cymodocée, son départ pour la Grèce, et, à la suite d'une violente tempête, son arrivée en Italie. A différents signes, — le nom des ouvriers typographes y figure encore, — on peut reconnaître que ces fragments appar-

(1) Ces fragments nous ont été confiés par Mme la comtesse de R***, à laquelle nous sommes heureux d'exprimer ici notre respectueuse gratitude. Ces reliques du manuscrit des *Martyrs*, que nous avons étudiées dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1907, et dont nous avons publié le texte critique dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, de juin et septembre 1907, ont été acquises récemment par la Bibliothèque Nationale. C'est — malheureusement — tout ce qui reste du manuscrit définitif des *Martyrs*, dont Chateaubriand avait fait don à son vieil ami, M. Bertin aîné, l'un des deux directeurs du *Journal des Débats*.

tenaient au manuscrit même qui fut envoyé à l'impression, et donc, et en un certain sens, au manuscrit définitif du poème. Je dis : en un certain sens ; car, sans parler même des nombreuses corrections et ratures dont ces deux livres, surtout le second, portent la trace, ils présentent, si on les compare au texte imprimé, de si nombreuses et de si importantes variantes, que l'on peut conclure que Chateaubriand a dû revoir et corriger de fort près plusieurs séries d'épreuves. Il était de ces écrivains pour lesquels le mot « définitif » n'offre guère de signification.

C'est surtout dans le livre XVI, et plus particulièrement encore dans le discours d'Eudore, qu'abondent les remaniements, les retouches et les suppressions. Le discours d'Eudore est abrégé de près de moitié. A vrai dire, les pages supprimées dans le texte imprimé ne sont pas toutes, et malheureusement, inédites. Tout un développement assez long du manuscrit sur le peuple juif est rapporté purement et simplement de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1), avec quelques modifications et variantes, bien entendu. Quelques-unes de ces variantes, nécessitées par les besoins de la « couleur locale, » sont assez amusantes à relever : le « cimeterre » est devenu une vulgaire « épée » ; le « gouverneur turc » s'est transformé en un « proconsul romain ». On voit par là que Chateaubriand ne se donnait pas beaucoup de peine pour « transposer » du mode narratif au mode épique ses impressions de voyageur.

Un autre développement, beaucoup plus long encore, et qui n'a point passé non plus du manuscrit dans le texte imprimé, est tout simplement le chapitre, à peine retouché çà et là, du livre III de la quatrième partie du *Génie du Christianisme*, intitulé : *De Jésus-Christ et de sa vie*. Et il est assez curieux de voir qu'il s'adapte fort bien au discours d'Eudore, comme si, en l'écrivant pour le *Génie*, Chateaubriand songeait déjà aux *Martyrs*, et au parti qu'il pourrait un jour tirer de ces pages. La vérité est que le ton, volontiers oratoire ou même lyrique, de certains fragments du *Génie*, se prêtait assez aisément à des « utilisations » de ce genre.

Enfin, deux autres fragments de ce même discours sont

(1) On trouvera ce développement dans l'*Itinéraire*, édition originale, t. III, p. 45-48.

vraiment inédits, ou du moins, — car il faut toujours prendre ses précautions en pareille matière, — je les crois tels, ne les ayant retrouvés dans aucun des ouvrages de Chateaubriand. Ils sont assez longs et assez intéressants pour être tirés de l'oubli.

Le premier sert comme d'introduction ou de prélude au long extrait du *Génie du Christianisme* que Chateaubriand a inséré dans le discours d'Eudore :

C'est donc la condition peu élevée de Jésus-Christ et de ses disciples qui attire au Sauveur du monde les mépris d'Hiéroclès ? C'est en cela même que consiste la merveille et je le montrerai tout à l'heure. Notre accusateur ne peut nier les vertus du Fils de l'Homme, mais il ajoute que Socrate avait prêché la même morale. Non, Hiéroclès, la morale de Socrate ne fut jamais aussi tendre, aussi sublime que celle de mon divin Maître ; vous le verrez bientôt. Par quelle dérision impie vient-on opposer les miracles d'un Apollonius aux miracles de Jésus-Christ ? Ah ! si j'avais la foi et la vertu des premiers chrétiens qui avaient vu le Rédempteur, et qui semblaient avoir retenu quelques rayons de sa gloire, je ferais sortir du tombeau le lépreux, le boiteux et l'aveugle ! Prince, ils paraitraient devant votre trône et vous diraient mieux que moi quel fut le Dieu qui les guérit ?

Toutefois, j'essayerai de vous le faire connaître...

Le second fragment, le plus important, est une sorte d'abrégé de « l'histoire du peuple d'Israël ». La célèbre formule de Renan sur le désert essentiellement monothéiste s'y trouve déjà, sinon en propres termes, tout au moins comme pressentiment très net, plus net même, ce me semble, que dans le texte imprimé (1). Voici cette page, dont cinq ou six lignes à peine ont passé dans la rédaction définitive : nous soulignons d'ailleurs au passage ces lambeaux de phrases conservés :

— Princes, je commence par les Hébreux. Ces Juifs que l'on vous a peints comme des esclaves égyptiens révoltés

(1) Renan, qui a si souvent médit de Chateaubriand, l'avait beaucoup lu et pratiqué, et il s'en est souvenu jusque dans la fameuse *Prière sur l'Acropole :* « Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, *hérissée de rochers*, toujours *battue* par les *orages.* » — Cf. ces lignes du récit d'Eudore, dans les *Martyrs* (liv. IX, édition originale, t. I, p. 298) : « L'Armorique... région solitaire, triste, *orageuse*, enveloppée de brouillard, retentissante du bruit des vents et dont les côtes, *hérissées de rochers*, sont *battues* d'un Océan sauvage. » Et, dans la *Vie de Jésus*, il s'est aussi plus d'une fois inspiré de l'*Itinéraire*.

contre leurs maîtres n'ont point une pareille origine. Ils eurent pour ancêtres de vénérables mortels qui portaient dans l'Orient le nom de Patriarches, et qui vivaient sous des tentes au milieu des troupeaux. Ces Patriarches étaient les dépositaires des plus vieilles traditions des peuples ; ils étaient comme la branche aînée du genre humain. Par une suite d'aïeux, dont les noms étaient connus, ils remontaient jusqu'au premier homme. Ce premier homme désobéit à Dieu, pécha et mourut. Sa postérité fut souillée de son crime. Il lui fallait un Rédempteur qui la rendît à ses fins primitives ; ce Rédempteur est venu de nos jours, c'est Jésus-Christ.

En prononçant *ce grand nom, l'orateur* s'interrompit, *tous les chrétiens* du Sénat *s'inclinèrent, et la statue de Jupiter trembla sur son autel. Eudore reprit* aussitôt :

— Une aventure touchante fit descendre en Egypte Jacob, chef des Patriarches, et tige de la nation des Hébreux. Les Hébreux furent opprimés, Moïse les délivra ; Dieu rompit le bras de Pharaon et précipita dans la Mer-Rouge le cheval et le cavalier. L'Eternel nourrit son peuple au désert, et Moïse conduisit les Israélites à la vue de la Terre promise.

Cette Terre promise, objet des *railleries* d'Hiéroclès, cette petite vallée de pierres aurait dû paraître toutefois quelque chose d'assez grand aux yeux mêmes de la philosophie.

Le royaume des Hébreux était placé entre les deux empires de l'Egypte et de la Syrie. Si la capitale des Juifs eût été bâtie dans les plaines de la Palestine ou de la Galilée, elle fût tombée sans résistance au pouvoir des Mèdes ou des Egyptiens. Jérusalem au contraire, retirée au milieu des montagnes, opposait ses roches comme des remparts à l'esclavage. Les Romains savent ce qu'il leur a coûté pour renverser cette cité malheureuse.

Outre cette grande *raison politique de l'établissement de Jérusalem au centre d'un pays stérile,* il s'en présentait une autre à des hommes d'un génie un peu plus *profond que l'accusateur des chrétiens.* Les Juifs vivant dans la plaine non loin des ports de la mer, se seraient tournés vers le commerce où les entraîne naturellement leur génie. Or le commerce ronge et dissout bientôt le caractère des nations. *Le législateur voulait faire* des Hébreux *un peuple qui pût résister au temps, conserver le culte du vrai Dieu, au milieu de l'idolâtrie universelle, et trouver dans ses institutions une force qu'il n'avait pas par lui-même. Il* renferma *donc* les Hébreux *dans la montagne.*

Séparés du reste du monde, ceux-ci prirent insensiblement la haine des coutumes étrangères, et cet amour de leurs propres usages qui les mirent à l'abri des innovations. *Leurs lois et leur religion furent conformes à cet état d'isolement.* Tout chez les seuls adorateurs d'un Dieu unique tendit à l'unité. *Ils n'eurent qu'un temple, qu'un sacrifice, qu'un livre* : le livre contenait leurs destinées. De temps en temps, des Prophètes

élevaient la voix au milieu de ce grand peuple solitaire et lui annonçaient un Messie, des récompenses et plus souvent des malheurs. Les lieux mêmes où les enfants de Jacob se conservaient pour l'avenir nourrissaient en eux ces passions exaltées sans lesquelles les hommes sont incapables de grandes actions. Sous leurs pieds une poussière brûlante, sur leur tête un ciel d'airain, autour d'eux des rochers nus, des campagnes de sel, des lacs coulant du bitume ; non loin d'eux, dans les cavernes d'Habron, les tombeaux de leurs pères. C'étaient là les seuls objets offerts aux regards comme aux méditations d'Israël. [Etaient-ils menacés de servitude ? Ils pouvaient redescendre de la montagne, retrouver leur camp dans le désert, et revoir le terrible Sina où la loi leur fut donnée au bruit de la foudre (1).]

Moïse est-il ainsi parvenu au but qu'il s'était proposé ? à créer une espèce de peuple éternel dont aucune révolution de la terre ne pût altérer les mœurs ? Princes, jugez-en vous-mêmes...

Ce développement, si remarquable qu'il fût en lui-même, formait évidemment longueur. Chateaubriand l'a sacrifié, ou plutôt il l'a condensé en dix lignes. Il a fait de même pour les considérations qui suivent, et qui sont celles qu'il a définitivement placées dans l'*Itinéraire*, — l'*Itinéraire* ayant paru après les *Martyrs*, il aurait pu ne pas les faire figurer dans le second ouvrage. — Quant à l'extrait du *Génie*, outre qu'il faisait longueur lui aussi, il n'est pas étonnant qu'au dernier moment, Chateaubriand ait reculé devant ce trop commode « remploi ».

C'est ce texte sinon primitif, tout au moins le plus ancien auquel nous puissions remonter du livre XVI des *Martyrs*, que nous reproduisons, avec les corrections manuscrites de Chateaubriand.

La Rochelle, août 1907.

VICTOR GIRAUD.

(1) Ce passage entre crochets a été barré de la main de Chateaubriand.

CHATEAUBRIAND

PENSÉES, RÉFLEXIONS ET MAXIMES

1. — La misère de l'homme ne consiste pas seulement dans la faiblesse de sa raison, l'inquiétude de son esprit, le trouble de son cœur ; elle se voit encore dans un certain fond ridicule des affaires humaines. Les révolutions surtout découvrent cette insuffisance de notre nature : si vous les considérez dans l'ensemble, elles sont imposantes ; si vous pénétrez dans le détail, vous apercevez tant d'ineptie et de bassesse, tant d'hommes renommés qui n'étaient rien, tant de choses dites l'œuvre du génie, qui furent l'œuvre du hasard, que vous êtes également étonnés et de la grandeur des conséquences et de la petitesse des causes (1).

(1) Voilà quelques lignes que Pascal eût signées, lui qui avait vu la Fronde, et qui s'en est souvenu en tant de passages de ses *Pensées*. C'est sans doute la Révolution française qui a suggéré à Chateaubriand cette vue si profondément juste de philosophe chrétien et de moraliste politique. La plupart de ceux qui ont étudié cette époque de notre histoire nationale, de Joseph de Maistre à Tocqueville, et de Tocqueville à Taine, n'ont pu s'empêcher d'être frappés de l'extraordinaire disproportion qu'ils constataient entre les événements et les hommes, entre le drame et les acteurs ; et l'on sait avec quelle vigueur d'indignation étonnée et avec quelle verve d'éloquence ironique le dernier en date de ces historiens, Taine, a rendu cette impression dans les *Origines de la France contemporaine*. Citons aussi à ce propos une page remarquable de Ferdinand Brunetière, dans une conférence qui fait partie de la dernière série de ses *Discours de combat* (Perrin, 1907), sur l'*Action sociale du Christianisme* (p. 139-141). L'orateur essayait de définir le caractère essentiel de la Révolution française : « Fille et légitime héritière de la philosophie du XVIII[e] siècle et de l'esprit encyclopédique, s'écriait-il, je dis, Messieurs, qu'avant tout, principalement, dans son inspiration première et de dessein formé, la Révolution française a été une revolution religieuse, — ou antireligieuse... Et telle est,

2. — Lorsqu'on est placé à distance des faits, qu'on n'a pas vécu au milieu des factions et des factieux, on n'est guère frappé que du côté grave et douloureux des événements ; il n'en n'est pas ainsi quand on a été soi-même acteur, ou spectateur compromis, dans des scènes sanglantes. Tacite, que la nature avait formé poète, eût peut-être crayonné la satire de Pétrone, s'il eût siégé au sénat de Néron : il peignit la tyrannie de ce prince, parce qu'il vécut après lui. Butler, doué d'un génie observateur, eût peut-être écrit l'histoire de Charles Ier, s'il fût né sous la reine Anne ; il se contenta de rimer *Hudibras*, parce qu'il avait vu les personnages de la révolution de Cromwell ; il les avait vus, toujours parlant de vertu, de sainteté, d'indépendance, présenter leurs mains à toutes les chaînes, et, après avoir immolé le père, se courber sous le joug méprisable du fils.

3. — Il y a des iniquités politiques qui ne peuvent plus être impunément commises, à cause de la civilisation avancée des peuples. Que l'on ne croie pas que ces peuples puissent dire, sans résultat, à leurs gouvernements : « Tel crime, tel malheur est arrivé par votre faute. » Les bases du pouvoir même sont ébranlées par ces reproches ; le respect des nations venant à manquer au pouvoir, ce pouvoir est en péril.

3 bis. — Chez une nation qui conserve encore l'innocence primitive, le vice apporté par des étrangers fait des progrès plus rapides que dans une société déjà corrompue, comme un homme sain meurt de l'air pestiféré où vit un homme habitué à cet air.

4. — On peut arriver à la liberté par deux chemins : par les mœurs et par les lumières. Mais quand les mœurs

Messieurs, l'explication de sa grandeur farouche, qui n'éclate nulle part d'une manière plus faite pour nous étonner que dans son contraste avec la médiocrité des acteurs qui l'ont faite. Mettons à part quelques hommes, un Mirabeau, un Sieyès, un Danton, et une femme, Mme Roland ; mettons à part Napoléon ; qui connaissez-vous, Messieurs, de plus médiocre qu'un Saint-Just ou un Robespierre, si ce n'est ceux qui les ont renversés : un Tallien, un Fréron, un Barras ? Mais une force était en eux, qui les soulevait au-dessus d'eux-mêmes, une inspiration dont à peine avaient-ils conscience, un souffle qui ne venait pas d'eux ; et c'était toujours le caractère religieux ou antireligieux de la Révolution. »

et les lumières manquent à la fois, quand on ne peut être ni un républicain à la manière de Sparte, ni un républicain à la manière des Etats-Unis, on peut encore conquérir la liberté, on ne peut la garder.

5. — La postérité se souvient des hommes qui ont changé les Empires, très peu de ceux qui les ont rétablis, à moins que ce rétablissement n'ait été durable. On admire ce qui crée, on estime à peine ce qui conserve : une grande gloire couvre de ténèbres tout ce qui la suit.

6. — Tourmentez-vous pour rétablir la vertu chez un peuple qui l'a perdue : vous n'y réussirez pas. Il y a un principe de destruction en tout. A quelle fin Dieu l'a-t-il établi ? C'est son secret.

7. — On s'étonne du succès de la médiocrité ; on a tort. La médiocrité n'est pas forte par ce qu'elle est en elle-même, mais par les médiocrités qu'elle représente ; et dans ce sens, sa puissance est formidable. Plus l'homme au pouvoir est petit, plus il convient à toutes les petitesses. Chacun en se comparant à lui se dit : « Pourquoi n'arriverais-je pas à mon tour ? » Il n'excite aucune jalousie : les courtisans le préfèrent, parce qu'ils peuvent le mépriser ; les rois le gardent comme une manifestation de leur toute-puissance. Non seulement la médiocrité a tous ces avantages pour rester en place, mais elle a encore un bien plus grand mérite : elle exclut du pouvoir la capacité. Le député des sots et des imbéciles au ministère caresse deux passions du cœur humain : l'ambition et l'envie (1).

8. — La médiocrité est assez souvent secondée par des circonstances qui donnent à ses desseins un air de profondeur. Ces hommes impuissants qui, pour la foule, paraissent diriger la fortune sont tout simplement conduits par elle : comme ils lui donnent la main, on croit qu'ils la mènent.

(1) Si Chateaubriand n'était point passé par la vie politique, et n'y avait point éprouvé les déceptions que l'on sait, aurait-il jeté sur le papier cette réflexion dont la justesse méprisante a comme un accent singulièrement vibrant d'expérience et d'amertume personnelles ?

9. — Les hommes de génie sont ordinairement enfants de leur siècle ; ils en sont comme l'abrégé ; ils en représentent les lumières, les opinions et l'esprit ; mais quelquefois aussi ils naissent ou trop tôt ou trop tard. S'ils naissent trop tôt, *avant* leur *siècle naturel*, ils passent ignorés ; leur gloire ne commence qu'après eux, lorsque le siècle auquel ils devaient appartenir est éclos ; s'ils naissent trop tard, *après* leur *siècle naturel,* ils ne peuvent rien, et ils n'arrivent point à une renommée durable. On les regarde un moment par curiosité, comme on regarderait les vieillards se promenant sur les places publiques avec les habits de leur temps. Ces hommes de génie qui arrivent *trop tard* sont donc méconnus comme les hommes de génie qui arrivent *trop tôt ;* mais ils n'ont pas comme ces derniers un avenir, une postérité, des descendants pour établir leur gloire : ils ne pourraient être admirés que du passé, que de leurs devanciers, que des morts, public silencieux (1).

10. — Après des temps de malheur et de gloire, un peuple est enclin au repos, et, pour peu qu'il soit régi par des institutions tolérables, il se laisse facilement conduire par les plus petits ministres du monde ; cela le délasse et l'amuse : il compare ces pygmées aux géants qu'il a vus, et il rit. Il y a des exemples de lions attachés à un char et menés par des enfants ; mais ils ont toujours fini par dévorer leurs conducteurs (2).

11. — Pour les véritables saints et les hommes supérieurs la religion est un admoniteur sévère qui leur apprend à s'humilier et leur enseigne la vraie vertu ; pour les hommes passionnés et vulgaires, ses leçons ne servent qu'à nourrir l'orgueil humain et à donner des apparences de vertu. « Je marche sur la tête de mes amis et de mes

(1) Voilà déjà, très fortement exprimée, et avec toutes les justes réserves qu'elle devrait toujours comporter, la théorie, toute contemporaine, des « hommes représentatifs ». Peut-être les plus grands d'entre les hommes de génie sont-ils ceux qui, tout en exprimant parfaitement le présent, résument le passé et anticipent l'avenir, qu'ils contiennent déjà en germe. Parmi ceux-là, Chateaubriand n'est sans doute pas au dernier rang.

(2) Si cette *pensée* est antérieure à la Révolution de 1830, elle est d'un homme qui ne manquait point d'une certaine perspicacité.

ennemis : qui peut dire cependant que je manque d'humilité ? ne me suis-je pas mis à genoux ? »

12. — Ecoutez cet homme qu'on appelle monseigneur ; il vous dira qu'il est un vilain, qu'il veut rester un vilain, qu'il n'est pas fait pour occuper la place qu'il occupe, que la Révolution ne sera finie que quand un vilain comme lui cessera d'être un des premiers personnages de l'Etat. Monseigneur a cependant porté le bonnet rouge pour cesser d'être un vilain, comme il porte un habit brodé et un titre pour sortir de la classe des vilains. Fiez-vous à l'humilité de monseigneur, et croyez au paysan du Danube.

13. — Les mendiants vivent de leurs plaies : il y a des hommes qui profitent de tout, même du mépris.

14. — Point de politique sentimentale, disent des ministres. Bon Dieu, qu'ils se tranquillisent ! Il n'y a aucun péril de ce côté : je ne sache pas beaucoup d'hommes qui aient conservé leur vieille passion. Vous ne voulez pas qu'on vous aime : eh ! que vous avez raison ! Mais puisque vous préférez la politique du fait à celle du droit, acceptez-en toutes les conséquences. Le fait nous donnera le droit d'examiner si vous autres ministres êtes bons à quelque chose, et s'il n'y a pas un autre fait qui vaille mieux que le vôtre.

15. — Si l'on vous donne un soufflet, rendez-en quatre, n'importe la joue.

16. — Il est bon de se prosterner dans la poussière quand on a commis une faute, mais il n'est pas bon d'y rester (1).

17. — Voyez cet homme ; son ressentiment est extrême. « Comment ! Théodule se plaint d'avoir été offensé par moi ? Quelle insolence ! » Mais, homme puissant, si Théodule a aussi sa puissance ; s'il ne croit à personne le droit de l'outrager, qu'avez-vous à répliquer ? Le temps où un

(1) Chateaubriand est là tout entier ; et nous touchons là à la fois la réalité et les limites de son christianisme. C'est un christianisme de grand seigneur.

courtisan faisait trembler n'est plus ; il n'y a plus de faveur et de défaveur possibles, excepté pour les valets de chambre (1) ; tout est réduit à la valeur personnelle. Celui qui peut dire : « Vous avez eu besoin de moi, je n'ai pas besoin de vous, » est aujourd'hui le véritable supérieur. C'était peut-être mieux autrefois, mais, c'est comme cela maintenant. Ce que l'*homme* a perdu en pouvoir, les *hommes* l'ont gagné.

18. — Le vice, le bonheur, l'infortune, tiennent à un souffle. Vous mourez : deux heures après on ne pense plus à vous. Vous vivez, on n'y pense pas davantage. Qu'importent vos joies, vos peines, votre existence, non seulement à votre voisin qui ne vous a jamais vu, mais encore à cette tourbe qu'on appelle vos amis ? Pourquoi donc se faire une affaire de la vie ? Elle ne mérite pas la moindre attention.

19. — Quelquefois on oublie un moment ses douleurs, puis on les reprend comme un fardeau qu'on aurait déposé un moment, pour se délasser.

20. — On finit par transformer en réalité les craintes de la tendresse : une mère voit sur le visage de son fils des marques d'une maladie qui n'y sont pas. Les autres chimères de la vie, au moral et au physique, produisent les mêmes illusions pour la peine ou le plaisir.

21. — On se réconcilie avec un ennemi qui nous est inférieur pour les qualités du cœur ou de l'esprit ; on ne pardonne jamais à celui qui nous surpasse par l'âme et le génie.

22. — Votre ami vient de partir ; vous vous croyez fort contre l'absence : allez visiter la demeure de votre ami ; elle vous apprendra ce que vous avez perdu, et ce qui vous manque.

23. — Celui qui commet le crime, dans le danger qu'il y court et dans le tumulte de ses passions, n'a pas le temps d'écouter le remords ; mais celui-là qui n'est que le complice

(1) Et encore !

et le confident du crime, sans y avoir une part active, celui-là entend la voix vengeresse de la conscience. Il compte dans sa retraite les minutes qui s'écoulent. « A présent il se passe telle chose ; à présent on frappe ! » — Oui, malheureux, on frappe ! et c'est la main de Dieu qui s'appesantit sur toi.

24. — Le ver de la tombe commence à ronger la conscience du méchant avant de lui dévorer le cœur.

25. — La cause la plus juste pourrait-elle, par des circonstances fatales, paraître la plus injuste ? Se peut-il présenter un cas où l'innocence ne se puisse prouver, et où la victime qui périt et le juge qui prononce soient également innocents ? Que serait-ce alors que la justice humaine !

26. — Si l'on a le droit de tuer un tyran, ce tyran peut être votre père ; le parricide est donc autorisé dans certains cas ? Qui pourrait soutenir une pareille proposition ?

27. — Un charme est au fond des souffrances, comme une douleur au fond des plaisirs : la nature de l'homme est la misère.

28. — Celui qui souffre pour Dieu a l'avantage d'être toujours préparé à sa dernière heure, avantage qui n'est pas donné à tous les infortunés.

29. — Les grandes afflictions semblent raccourcir les heures comme les grandes joies : tout ce qui préoccupe fortement l'âme empêche de compter les instants.

30. — Il faut avoir le cœur placé haut pour verser certaines larmes : la source des grands fleuves se trouve sur le sommet des monts qui avoisinent le ciel.

31. — L'âme de l'homme est transparente comme l'eau de fontaine, tant que les chagrins qui sont au fond n'ont point été remués.

32. — La simplicité vient du cœur ; la naïveté, de l'esprit. Un homme simple est presque toujours un bon homme ; un homme naïf peut être un fripon ; et pourtant, la naïveté est toujours naturelle, tandis que la simplicité peut être de l'art.

33. — Il y a des hommes qui ne sont point éloquents, parce que leur cœur parle trop haut et les empêche d'entendre ce qu'ils disent.

34. — Redemande au repentir la robe de l'innocence : c'est lui qui l'a trouvée, et qui la rend à ceux qui l'ont perdue.

35. — Caresser la vertu sans être capable de l'aimer, c'est presser les deux belles mains d'une jeune femme dans les mains ridées de la vieillesse.

36. — Aussitôt qu'une pensée vraie est entrée dans notre esprit, elle jette une lumière qui nous fait voir une foule d'autres objets que nous n'apercevions pas auparavant.

37. — Les sentiments d'un certain ordre s'accroissent en proportion des malheurs de l'objet aimé ; c'est la flamme qui se propage plus rapidement au souffle de la tempête.

38. — La vertu est quelquefois oubliée dans son passage ici-bas, mais elle revit tôt ou tard : on la retire des tombeaux, comme on retire du sein de la terre une statue antique qui fait l'admiration des hommes.

39. — Souvent les gens de bien pleurent à la même heure où les pervers se réjouissent . le même moment voit s'accomplir une action honnête et une action coupable. Le vice et la vertu sont frère et sœur ; ils ont été engendrés par l'homme : Abel et Caïn étaient enfants du même père.

40. — Il y a des hommes pour lesquels la vertu n'est point la vertu reconnue par les autres hommes ; ils

n'appellent point de ce nom toutes les choses régulières, mais inférieures, de l'existence, cette honnêteté vulgaire qui remplit exactement ses devoirs ; la vertu pour eux est un élan de l'âme qui nous porte vers le bien aux dépens de notre bonheur et de notre vie, ou une force qui nous fait dompter nos passions les plus fougueuses. Ces hommes-là s'élèvent au-dessus des autres hommes, mais à quoi sont-ils bons dans la société ? Comme les montagnes dans la nature, comme les monuments gigantesques dans les arts, ils sortent des proportions communes : on les regarde, et on en a peur.

41. — Les caractères exaltés dans les gens vulgaires sont insupportables ; unis à une grande âme ou à un beau génie, ils entraînent tout. Ces caractères ne veulent pas séduire et ils séduisent : ils ignorent eux-mêmes leur force, et sont tout étonnés d'avoir fait tant d'heureux ou tant de victimes.

42. — Le malheur agit sur nous selon notre caractère. Un homme pourrait se sauver en s'expliquant, et il ne le veut pas ; un autre croit réparer tout en parlant, et il se perd.

43. — Il serait étrange que l'homme prétendît à une constance inaltérable lorsque toute la nature change autour de lui : l'arbre perd ses feuilles, l'oiseau ses plumes, le cerf ses rameaux. L'homme seul dirait : « Mon âme est inébranlable ; telle elle est aujourd'hui, telle elle sera demain, » — l'homme dont les sentiments sont plus inconstants que les nuages ! l'homme qui veut et ne veut plus ! l'homme qui se dégoûte même de ses plaisirs, comme l'enfant de ses jouets (1) !

44. — Souvent des personnes qui s'aiment se jurent, au commencement de leur bonheur, de quitter ensemble la vie ; mais il arrive qu'elles ne marchent pas avec la même vitesse, et quand l'une est prête à atteindre le but, l'autre ne l'est pas, ou ne l'est plus.

(1) Pensée inspirée peut-être à Chateaubriand par son désir d'expliquer et de légitimer son évolution religieuse et sa conversion.

45. — La méchanceté est de tous les esprits le plus facile. Rien n'est si aisé que d'apercevoir un ridicule ou un vice, et de s'en moquer : il faut des qualités supérieures pour comprendre le génie et la vertu (1).

46. — Quand on parle des vices d'un homme, si on vous dit : « Tout le monde le dit, » ne le croyez pas. Si l'on parle de ses vertus en vous disant encore : « Tout le monde le dit, » croyez-le.

47. — Avez-vous des chagrins, attachez vos yeux sur un enfant qui dort, qu'aucun souci ne trouble, qu'aucun songe n'alarme : vous emprunterez quelque chose de cette innocence ; vous vous sentirez tout apaisé.

48. — Deux amis qui souffrent sont quelquefois des heures entières sans se parler. Quelle conversation vaudrait ce commerce de la pensée dans la langue muette du malheur ?

49. — Les autres nous semblent toujours plus heureux que nous ; et pourtant, ce qu'il y a d'étrange, c'est que l'homme qui changerait volontiers sa position ne consentirait presque jamais à changer sa personne. Il voudrait bien peut-être se rajeunir un peu (2), pas trop encore, et marcher droit s'il était boiteux ; mais il se conserverait tout l'ensemble de sa personne, dans laquelle il trouve mille agréments et un je ne sais quoi qui le charme. Quant à son esprit, il n'en altérerait pas la moindre parcelle : nous nous habituons à nous-mêmes, et nous tenons à notre vieille société.

50. — Revoyez au jour de l'infortune le lieu que vous habitiez au temps du bonheur : il s'en exhale quelque chose de triste, formé du souvenir des joies passées et

(1) C'est un peu dans le même sens que Chateaubriand a dit ailleurs que la véritable critique est celle des qualités et non pas celle des défauts Et entendue comme elle doit être entendue, cette idée souvent contestée est sans doute la vérité même. Le vrai critique est celui qui sait non seulement juger, mais admirer. « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût », a très bien dit Vauvenargues.

(2) S'il avait voulu parler en son propre nom, Chateaubriand aurait pu supprimer le *peut-être*.

du sentiment des maux présents. N'est-ce pas là qu'à telle époque vous avez été si heureux ? et maintenant ! Ces lieux sont pourtant les mêmes. Qu'y a-t-il donc de changé ? L'homme.

51. — Ceux qui ont jamais eu quelque chose d'important à communiquer à un ami savent la peine qu'on éprouve lorsqu'en arrivant le cœur ému, on ne trouve point cet ami, que personne ne peut vous dire où il est. Si c'est la mort qui l'a emmené ?

52. — Il faut des secrets pour réparer la beauté du corps : il n'en faut point pour maintenir celle de l'âme.

53. — Chaque homme a un lieu particulier dans le monde, où il peut dire qu'il a joui de la plus grande somme de bonheur : le calcul est bientôt fait.

54. — Une passion dominante éteint les autres dans notre âme, comme le soleil fait disparaître les astres dans l'éclat de ses rayons.

55. — Tels hommes voyagent ensemble, et se parlent peu ou point sur la route. Quoique du même pays, ils ne s'entendent point et ne sont point de la même nature ; les uns sont nés blancs, les autres noirs.

56. — La conversation des esprits supérieurs est inintelligible aux esprits médiocres, parce qu'il y a une grande partie du sujet sous-entendue et devinée.

57. — Une certaine étendue d'esprit fait qu'on s'accoutume sur-le-champ aux usages étrangers, et qu'on a l'air de les avoir pratiqués toute sa vie, à un embarras près, qui n'est pas sans grâce ou sans noblesse (1).

58. — La célébrité peut-elle faire illusion au point d'inspirer une passion pour ce que la nature a rendu désagréable ? Je ne le crois pas : la gloire est pour un vieil

(1) Observation juste et fine, et qui n'a — peut-être — que le tort d'avoir été faite par M. de Chateaubriand à propos de lui-même. Mais nous savons de reste qu'il n'était point modeste.

homme ce que sont les diamants pour une vieille femme ; ils la parent, et ne peuvent l'embellir (1).

59. — Les plaisirs de notre jeunesse reproduits par notre mémoire ressemblent à des ruines vues au flambeau.

60. — Il est un âge où quelques mois ajoutés à la vie suffisent pour développer des facultés jusqu'alors ensevelies dans un cœur à demi fermé : on se couche enfant, on se réveille homme.

61. — Si quelques heures font une grande différence dans le cœur de l'homme, faut-il s'en étonner ? Il n'y a qu'une minute de la vie à la mort.

62. — Les peines sont dans l'ordre des destinées : ceux qui, cherchant à les oublier, s'occupent de l'avenir, ne songent pas qu'ils ne verront pas cet avenir. Chacun en mourant remet le poids de la vie à un autre ; à chaque sépulture, il y a un homme qui reçoit le fardeau de la main de l'homme qui se va reposer : le nouveau messager porte à son tour ce fardeau jusqu'à la tombe prochaine.

63. — Tous les hommes se flattent ; nous avons tous à la bouche cette phrase banale : il y a bien loin d'aujourd'hui à telle époque. — Bien loin ! Et la vie, combien dure-t-elle ?

64. — L'arbre tombe feuille à feuille ; si les hommes contemplaient chaque matin ce qu'ils ont perdu la veille, ils s'apercevraient bien de leur pauvreté.

65. — L'homme n'a au fond de l'âme aucune aversion contre la mort ; il y a même du plaisir à mourir. La lampe qui s'éteint ne souffre pas.

(1) Encore une pensée qui procède directement de l'expérience personnelle de Chateaubriand, de son expérience d'amoureux incorrigible. Elle pourrait servir d'épigraphe à l'ardente confession amoureuse que j'ai publiée dans mon livre sur *Chateaubriand*, (Hachette, 1904, p. 13-23). « L'amour ne se nourrit pas de gloire, — y déclare magnifiquement René : — la gloire ne rajeunit que notre nom. »

66. — La Mort, selon les sauvages, est une grande femme, fort belle, à laquelle il ne manque que le cœur.

67. — La cendre d'un mort, quel que fût de son vivant le décédé, est sacrée. La poussière des tyrans donne d'aussi bonnes leçons que celle des bons rois.

68. — Il y a deux points de vue d'où la Mort se montre bien différente. De l'un de ces points, vous apercevez la Mort au bout de la vie, comme un fantôme à l'extrémité d'une longue avenue : elle vous semble petite dans l'éloignement ; mais à mesure que vous en approchez, elle grandit ; le spectre démesuré finit par étendre sur vous ses mains froides et par vous étouffer.

De l'autre point de vue, la Mort paraît énorme au fond de la vie : mais à mesure que vous marchez sur elle, elle diminue, et quand vous êtes au moment de la toucher, elle s'évanouit. L'insensé et le sage, le poltron et le brave, l'esprit impie et l'esprit religieux, l'homme de plaisir et l'homme de vertu, voient ainsi différemment la Mort dans la perspective.

69. — La voix de l'homme ne se ranime pas comme celle de l'écho : l'écho peut dormir dix siècles au fond d'un désert, et répondre ensuite au voyageur qui l'interroge ; la tombe ne répond jamais.

70. — Toi qui donnes ta vie et ta mort aux hommes, toi qui aimes ceux qui pleurent, exauce la prière de l'infortuné qui souffre à ton exemple ! soutiens le fardeau qui l'écrase ! sois pour lui le Cyrénéen qui t'aida à porter ta croix sur le Golgotha.

LES MARTYRS

LIVRE XVI

(Texte du Manuscrit primitif).

Les Martyrs ou le triomphe de la Religion.

Livre XVI.

Argument.

LES HARANGUES

« Très clément empereur Dioclétien (1), toujours Auguste, et vous très heureux prince César Galérius ; si jamais vos âmes divines donnèrent une preuve éclatante de leur piété, c'est sans doute dans l'affaire importante qui rassemble le très auguste Sénat aux pieds de votre Eternité. Il s'agit de prononcer sur les Dieux de la patrie, sur les Dieux de Romulus et Numa, qu'ont adoré Camille, Scipion, Paul-Emile, et au milieu desquels brillent aujourd'hui nos divins empereurs, les Dieux augustes.

« Abandonnerons-nous le culte de ces divinités tutélaires pour le nouveau Dieu qui s'est établi dans l'Empire ? Proscrirons-nous au contraire ce Dieu étranger et ceux qui adorent ses images ? Telles sont, très religieux empereurs, les questions que vous proposez au glorieux Sénat.

« C'est une vérité reconnue depuis longtemps que Rome a dû l'empire du monde à sa rare piété envers les immortels. Elle a élevé des autels à tous les Génies bienfaisants, à la Petite Fortune, à l'Amour Filial, à la Paix, à la Concorde, à la Justice, à la Liberté, à la Victoire, au Dieu Terme qui seul ne se leva point devant

(1) C'est Symmaque, pontife de Jupiter, qui parle ainsi devant le Sénat rassemblé pour se prononcer sur le sort des chrétiens. Voir l'Introduction générale.

Jupiter, dans l'auguste assemblée des Dieux. A qui donc cette famille divine pourrait-elle déplaire ? Quel homme oserait refuser des hommages à une si belle troupe de Déités ? Voulez-vous remonter plus haut ? Vous trouverez les noms mêmes de notre patrie, nos traditions les plus antiques liées à notre religion et faisant partie de nos sacrifices. Renoncerez-vous au souvenir de cet âge d'or, règne de bonheur et d'innocence que tous les peuples envient à l'Ausonie ? Y a-t-il rien de plus touchant que ce nom de Latium donné à la campagne de Laurente parce qu'elle fut l'asile d'un Dieu persécuté ? D'où il advint que nos pères, en récompense de leur vertu, reçurent du ciel un cœur hospitalier, et que Rome servit de refuge à tous les infortunés bannis. Que d'intéressantes aventures, que de noms illustres attachés à ces migrations des premiers temps du monde, Diomède, Philoctète, Idoménée, Nestor ! Ah ! quand une vieille forêt couvrait la montagne où s'élève ce Capitole, lorsque de pauvres chaumières occupaient la place de nos palais, que ce Tibre si fameux ne portait encore que le nom inconnu d'Albuna, on ne demandait point ici s'il fallait abandonner les Dieux de la patrie ! Pour se convaincre de la puissance de Jupiter, il suffit de considérer la faible origine de cet empire. Quatre petites sources ont formé ce torrent du peuple romain qui a ravagé la terre : Albe, le cher pays et le premier amour des Curiaces, qui montre encore leur grand tombeau couronné de gazon, les guerriers latins qui s'unirent aux guerriers d'Enée, les Arcadiens d'Evandre qui transmirent aux Cincinnatus l'amour des troupeaux et le sang des Hellènes, doux germes de l'éloquence chez les rudes nourrissons d'une louve ; enfin, les Sabins qui donnèrent des épouses aux compagnons de Romulus ; les vieux Sabins vêtus de peaux de brebis, conduisant leurs troupeaux avec une lance, vivant de laitage et de miel et se consacrant à Cérès et à Hercule, l'une le génie, et l'autre le bras du laboureur.

« Ces Dieux qui ont opéré tant de merveilles en faveur

du peuple romain, ces Dieux qui ont inspiré Fabricius et Caton, ces Dieux qui protègent aujourd'hui les cendres de ces citoyens illustres, ne peuvent être des divinités sans pouvoir et sans vertus. Irons-nous chercher sur un rivage désert la tombe de Pompée, pour y effacer ces mots : « Aux Dieux mânes ? » Ah ! laissons du moins l'Élysée à ce grand homme à qui nous ravîmes sa patrie.

« Divin Empereur, je suppose que Rome chargée d'années, apparaisse tout à coup à vos yeux sous les voûtes de ce Capitole, et qu'elle s'adresse ainsi à votre Eternité :

« Grand Prince, ayez égard à cette vieillesse où ma piété envers les Dieux m'a fait parvenir. Libre comme je le suis, je m'en tiendrai à la religion de mes ancêtres. Cette religion a mis l'univers sous ma loi. Les sacrifices ont éloigné Annibal de mes murailles, et les Gaulois du Capitole. Quoi ! l'on renverserait cette statue de la Victoire sans craindre de soulever mes légions ensevelies aux champs de Zama ? N'aurais-je été préservée des plus redoutables ennemis que pour être déshonorée par mes enfants dans ma vieillesse ?

« C'est ainsi, ô puissant Empereur, que vous parle Rome suppliante. Voyez se lever de leurs vieux tombeaux, sur le chemin d'Appius ces vieux républicains vainqueurs des Volsques et des Samnites, dont vous révérez ici les images ; ils montent à ce Capitole qu'ils rempliront de dépouilles opimes. Ils viennent couronnés de la branche du chêne, unir leur voix à la voix de la patrie. Ces mânes sacrés n'avaient point rompu leur sommeil de fer, pour la perte de nos mœurs et de nos lois ; ils ne s'étaient point réveillés au bruit des proscriptions de Marius ou des fureurs du Triumvirat ; mais la cause du ciel les arrache au cercueil ; et ils la viennent plaider devant leurs fils. Princes, ne changez donc point pour un culte nouveau nos belles fêtes et nos pieuses cérémonies. Nous ne demandons point la persécution des chrétiens, mais nous désirons que leurs autels ne soient pas préférés aux nôtres. On dit que le Dieu qu'ils

adorent est un Dieu de paix et de justice ; nous ne refusons point de l'admettre dans notre Panthéon avec Jupiter, car nous souhaitons, très clément Empereur, que les Dieux de toutes les religions vous protègent ; mais quant à ces Dieux eux-mêmes, laissons les choses comme elles ont toujours été et comme elles seront toujours. »

En achevant de prononcer ces mots, Symmaque salua de nouveau la statue de la Victoire, et reprit sa place au milieu des sénateurs. Les esprits étaient différemment agités : les uns, charmés de la dignité du discours de Symmaque, se rappelaient ces jours où les Hortensius et les Cicéron plaidaient au Sénat les causes les plus importantes, comme au conseil public de l'univers. Les autres blâmaient la modération du Pontife et sa trop grande indulgence. Satan à demi trompé n'avait plus d'espoir que dans Hiéroclès et cherchait à détruire l'effet de l'éloquence du grand-prêtre ; les anges de lumière profitaient au contraire de cette éloquence pour ramener le Sénat à des sentiments plus humains. On voyait s'agiter les casques des guerriers, les toges des sénateurs, les robes et les sceptres des augures et des aruspices ; on entendait un murmure confus, signe équivoque du blâme et de la louange. Comme on voit un champ où l'ivraie et d'inutiles fleurs de pourpre et d'azur s'élèvent au milieu du froment d'or ; si quelque zéphir se glisse dans la forêt diaprée, d'abord les plus frêles épis courbent leurs têtes tour à tour, ensuite le souffle croissant tourmente la moisson entière et balance en tumulte les gerbes fécondes et les plantes stériles. Tel paraissait dans le Sénat le mouvement de tant d'hommes divers, ceux-ci, froment précieux ; ceux-là, détestable ivraie. Les courtisans regardaient curieusement Dioclétien et Galérius, afin de régler leurs opinions sur celles de leurs maîtres ; César donnait des signes d'impatience et d'emportement, mais le visage d'Auguste était impassible. Hiéroclès en se levant fixa de nouveau l'attention de l'assemblée. Il s'enveloppa dans son manteau de philosophe et garda quelque

temps un air sévère et pensif. Initié à toutes les ruses de l'éloquence athénienne, armé de tous les sophismes de l'école, souple, adroit, railleur, hypocrite ; affectant une élocution concise et sentencieuse, parlant d'indépendance en servant la tyrannie, d'humanité en demandant le sang de l'innocent ; méprisant les leçons du temps et de l'expérience, voulant, à travers mille maux, conduire le monde au bonheur par des systèmes ; esprit faux, s'applaudissant de sa justesse : tel était l'orateur qui parut dans la lice pour attaquer toutes les religions, et surtout celle des chrétiens. Galérius
laissait
[*qui permettait* (1)] un libre cours aux blasphèmes de son ministre ; Satan poussait au mal l'ennemi *des* (2)
fidèles
[*genre humain*], et l'espoir de perdre Eudore animait l'amant de Cymodocée : le démon de la fausse sagesse, sous la figure d'un Patriarche de l'école, nouvellement arrivé d'Alexandrie, se place auprès du philosophe. Hiéroclès, après un moment de silence, déploya tout à coup ses bras ; il rejeta son manteau en arrière, posa les deux mains sur son cœur, s'inclina jusqu'au pavé du Capitole, en saluant Auguste et César, et prononça ce discours :

« Valérius Dioclétien, fils de Jupiter, Empereur éternel, Auguste huit fois consul, très clément, très divin, très sage ; Valérius Maximianus Galérius, fils d'Hercule, fils adoptif de l'empereur, César éternel et très heureux ; Parthique, triomphateur, amateur de la science et vérissime philosophe ; Sénat très vénérable et sacré, Vous permettez donc que ma voix se fasse entendre ? Troublé par cet honneur insigne, comment pourrais-je m'exprimer avec assez de force ou de grâce ? Pardonnez à la faiblesse de mon éloquence, en faveur de la vérité qui me fait parler.

(1) La rature, marquée par les crochets, et la correction en plus petits caractères de l'interligne sont de la main de Chateaubriand. Les ratures et corrections de Chateaubriand seront toujours figurées ainsi.

(2) *Des* est écrit en surcharge par dessus *du*.

« La terre dans sa fécondité première enfanta les hommes ; les hommes, par hasard et par nécessité, s'assemblèrent pour leurs besoins communs. La propriété commença ; les violences suivirent ; l'homme ne put les réprimer ; il inventa les Dieux.

« La religion trouvée, les tyrans en profitèrent. L'intérêt multiplia les erreurs ; les passions y mêlèrent leurs songes.

« Les hommes oubliant l'origine des Dieux, crurent en effet qu'ils existaient ; on prit pour le consentement unanime des peuples, ce qui n'était que le consentement unanime des passions. Les tyrans, en écrasant les hommes, eurent soin de faire élever des temples à la Piété et à la Miséricorde, afin que les infortunés crussent aussi qu'il y avait des Dieux.

« Le prêtre, d'abord trompeur, ensuite trompé, se passionna pour son idole ; le jeune homme, pour les grâces divinisées de sa maîtresse ; le malheureux, pour les simulacres de sa douleur ; de là le fanatisme, le plus grand des maux qui ait affligé l'espèce humaine.

« Ce monstre, portant un flambeau, parcourut les trois régions de la terre. Il brûla, par la main des mages, les temples de Memphis et d'Athènes. Il alluma la guerre sacrée qui livra la Grèce à Philippe. Bientôt, ô douleur ! si une secte odieuse venait à s'étendre, de nos jours même, et malgré le progrès des lumières, on verrait l'univers plongé dans un abîme de malheur.

« C'est ici, Princes éternels, que je tâcherai de peindre les maux que le fanatisme a faits aux hommes, en vous dévoilant l'origine et les progrès d'une des religions à la fois la plus ridicule et la plus horrible que la corruption des peuples ait engendrée.

« Que ne m'est-il permis d'ensevelir dans un profond oubli ces honteuses turpitudes ! Mais je suis appelé à la défense de la vérité : il faut sauver mes empereurs ; il faut éclairer le monde. Je sais que j'expose mes jours au ressentiment d'une faction dangereuse. Qu'importe ! un philosophe doit fermer son cœur à toute crainte

comme à toute pitié quand il s'agit du bonheur de ses frères, et des droits sacrés de l'humanité.

« Vous connaissez ce peuple appelé Juif, que sa lèpre et ses déserts séparent du genre humain, ce peuple odieux qu'extermina le divin Titus. C'étaient dans l'origine des esclaves égyptiens.

« Un certain fourbe appelé Moïse, par une suite de crimes et de prestiges grossiers, délivra ses frères de la servitude. Il les conduisit au milieu des sables de l'Arabie. Il leur promettait au nom d'un Dieu Jéhova une terre où coulerait le lait et le miel.

« Après quarante années d'erreurs, ils arrivèrent à cette terre promise, dont ils égorgèrent les habitants. Ce jardin délicieux était la stérile Judée, petite vallée de pierres, sans blé, sans arbres, sans eaux.

« Retirés dans leurs repaires de brigands, ils ne se firent remarquer que par leur haine pour le genre humain. Ils vivaient au milieu des adultères, des meurtres, des cruautés.

« Que pouvait-il sortir d'une pareille race ? (C'est ici le prodige) une race plus exécrable encore, les Chrétiens. Ils ont surpassé en folie, en crimes, les Juifs leurs pères.

« Les Hébreux que trompaient des prêtres fanatiques, attendaient dans leur impuissance et dans leur bassesse un monarque qui devait leur soumettre le monde entier. Le bruit se répand un jour que la femme d'un vil artisan a donné naissance à ce roi si longtemps promis. Une partie des Juifs s'empresse de croire au prodige.

« Celui qu'ils appellent leur Christ vit trente ans caché dans sa misère Après ces trente années, il commence à dogmatiser. Il s'associe quelques pêcheurs qu'il nomme ses apôtres. Il parcourt les villes, il se cache au désert, il séduit des femmes faibles, une populace crédule. Sa morale est pure, mais sans surpasser celle de Socrate ; ses miracles sont moins éclatants que ceux du grand philosophe Apollonius.

« Bientôt il est arrêté pour ses discours séditieux et condamné à mourir sur la croix. Un jardinier dérobe

son corps. Les apôtres s'écrient que Jésus est ressuscité. Ils prêchent leur maître à la foule étonnée. La superstition s'étend. Les chrétiens deviennent une secte nombreuse.

« Un culte né dans les derniers rangs du peuple, propagé par des esclaves, caché d'abord en des lieux déserts, s'est chargé peu à peu des abominations que le secret et des mœurs basses et féroces doivent naturellement engendrer : aussi la cruauté et l'infamie font-elles la partie principale de ses mystères.

« Les Chrétiens s'assemblent la nuit au milieu des morts et des sépulcres. La résurrection des cadavres est le plus absurde comme le plus doux de leur entretien. Assis à un festin abominable, après avoir juré haine aux Dieux et aux hommes, après avoir renoncé à tous les plaisirs légitimes, ils boivent le sang d'un homme sacrifié, et dévorent les chairs palpitantes d'un enfant. C'est ce qu'ils appellent leur pain et leur vin sacré !

« Le repas fini, des chiens affreux dressés aux crimes de leurs maîtres, entrent dans l'assemblée et renversent les flambeaux. Alors les Chrétiens, plus infâmes que les bêtes des bois, se cherchent au milieu des ténèbres, s'unissent au hasard par d'horribles embrassements, les pères avec les filles, les fils avec les mères, les frères avec les sœurs : le nombre et la variété des incestes fait le mérite et la vertu.

« Quoi ! ce n'était pas assez d'avoir voulu amener les
séditieux
hommes au culte d'un [*malfaiteur*] justement puni d'un supplice infâme ? Ce n'était pas un assez grand crime d'avoir essayé d'abrutir à ce point la raison humaine, et d'éteindre les lumières de la philosophie ; il fallait encore que les chrétiens fissent de leur religion une école de mœurs les plus dépravées et de forfaits les plus inouïs.

« Ce que je viens d'avancer aurait-il besoin d'autres preuves que la conduite des Chrétiens ? Partout où ils se glissent, ils font naître les troubles. Ils débauchent

les soldats de nos armées ; ils portent la désunion dans les familles. Ils séduisent des vierges crédules ; ils arment le frère contre le frère, l'époux contre l'épouse ; puissants aujourd'hui, ils ont des temples, des trésors, et ils refusent de prêter serment aux empereurs dont ils tiennent ces bienfaits. Ils insultent aux sacrées images d'Auguste, ils aiment mieux mourir que de sacrifier à ses autels. Dernièrement encore, n'ont-ils pas laissé la divine mère de César Galérius offrir seule des victimes pour son fils, aux génies innocents des montagnes ? Enfin, joignant le fanatisme à la dissolution, à l'erreur, ils voudraient précipiter la statue de la Victoire du Capitole, arracher de nos sanctuaires nos Dieux paternels !

« Il est vrai que je ne défendrai point ces Dieux qui, dans l'enfance des peuples, ont dû paraître nécessaires à des législateurs habiles. Nous n'avons plus besoin de ces ressources. La philosophie commence son règne. Désormais on n'élèvera d'autel qu'à la raison et à la vertu. Le genre humain se perfectionne chaque jour. Ne le voyons-nous pas, à la douceur du gouvernement sous lequel nous vivons ? Jamais le monde fut-il plus éclairé, plus libre, plus heureux ? Un temps viendra sans doute que tous les hommes, soumis à la seule pensée, se conduiront par les clartés de l'esprit. Je ne soutiens donc ni Jupiter, ni Mitra, ni Sérapis. Mais si l'on conserve une religion dans l'Empire, l'ancienne réclame auprès de nous une juste préférence. La nouvelle est un mal qu'il faut extirper par le fer et par le feu : il faut guérir les Chrétiens eux-mêmes de leur propre folie. Eh bien ! un peu de sang coulera ! Ce sang est-il donc si pur ? Nous nous attendrirons sans doute sur le sort des criminels, car la philosophie rend le cœur sensible ; mais nous admirerons la loi qui frappera les victimes, pour la consolation des sages, et le progrès des lumières (1). »

(1) Ces quelques lignes, qui sentent le voisinage des Encyclopédistes, et qui d'ailleurs n'ont pas été déplacées dans la bouche d'un terroriste, ont été atténuées, et sont devenues ceci dans le texte imprimé :

Hiéroclès achevait à peine son discours, que Galérius donnant le signal, des applaudissements redoublés s'élèvent de toutes les parties de la salle. César, l'œil en feu, le visage rouge de colère, semblait déjà prononcer l'arrêt fatal des Chrétiens. Les courtisans levaient les mains au ciel, comme saisis d'horreur et de crainte. Les soldats frémissaient de rage en songeant que ces impies voulaient renverser l'autel de la Victoire. Le peuple redisait avec indignation les incestes nocturnes, et les repas de chair humaine. Hiéroclès était porté au ciel comme un héros ; c'était un véritable ami des princes, un courageux républicain, un Socrate, un défenseur de la vertu. Dans l'enthousiasme général, on lui pardonnait d'avoir paru plus favorable aux opinions des philosophes qu'aux Dieux de la patrie. Le prince des ténèbres échauffait les préjugés et les haines ; ravi des paroles du proconsul, peu lui importait d'aller à son but par l'athéisme ou par l'idolâtrie. Secondé de toutes les puissances de l'Enfer, il augmentait le bruit et le tumulte, et donnait au mouvement du Sénat quelque chose de prodigieux. Comme le sabot obéissant circule sous le fouet d'un enfant volage, comme le fuseau léger descend et remonte entre les doigts de la matrone, comme l'ébène ou l'ivoire roule sous le ciseau du tourneur, ainsi les esprits étaient agités. Dioclétien seul paraissait immobile ; ni colère, ni haine, ni amour. Mais les Chrétiens répandus dans l'assemblée se montraient abattus et consternés. Constantin surtout était plongé dans une douleur profonde ; il jetait par intervalles un regard inquiet et attendri sur Eudore. Le fils de Lasthénès se leva, sans paraître ému de la défaveur de César, des bassesses des courtisans et des clameurs de la foule. Son habit de deuil, sa noble figure, encore embellie par l'expression d'une sainte tristesse, attira d'abord tous les regards. Les anges du Seigneur, formant

« Eh bien ! un peu de sang coulera ! Nous nous attendrirons sans doute sur le sort des criminels, mais nous admirerons, nous bénirons la loi qui frappera les victimes pour la consolation des sages et *le bonheur du genre humain.* »

un cercle invisible autour de lui, le couvraient de lumière et lui donnaient une assurance divine. Du haut du ciel, les quatre Evangélistes, penchés sur sa tête, lui dictaient secrètement les paroles qu'il allait répéter. On entendait dire de toutes parts dans le Sénat : C'est le Chrétien ! Comment pourra-t-il répondre ? Chacun cherchait vainement dans ses traits, à la fois si calmes et si animés, l'expression des crimes dont Hiéroclès avait accusé les fidèles. Lorsque des chasseurs, croyant surprendre au bord d'un fleuve un épervier vorace ou quelque affreux vautour, découvrent tout à coup un beau cygne qui nage majestueusement sur l'onde ; surpris et charmés, ils s'arrêtent ; ils contemplent l'oiseau chéri des Muses ; ils admirent la candeur de son plumage, la fierté de son port, la grâce de ses mouvements : ils prêtent déjà l'oreille à ses chants harmonieux. Le cygne de l'Alphée ne tarda pas à se faire entendre. Eudore s'inclina devant Auguste et César ; ensuite, sans saluer la statue de la Victoire, sans faire de gestes, sans chercher à séduire ou l'oreille ou les yeux, il parle en ces mots, avec une noble simplicité :

« Auguste, César, peuple romain, au nom de ces hommes victimes d'une haine injuste et d'une cruelle persécution, moi, Eudore, fils de Lasthénès, natif de Mégalopolis, en Arcadie, et l'un des persécutés, salut.

« Hiéroclès a commencé son discours par excuser la faiblesse de son éloquence ; moi, je vous dirai sincèrement que je ne suis qu'un soldat plus accoutumé à verser mon sang pour mes princes, qu'à demander, en termes fleuris, le massacre d'une foule de vieillards, de femmes et d'enfants. Je remercie d'abord Symmaque de la modération qu'il a montrée envers mes frères. Le respect que je dois au chef de l'Empire me force à me taire sur le culte des idoles. Hiéroclès lui-même ne vient-il pas de m'abandonner l'existence de ces Dieux, qu'un autre philosophe a voués depuis longtemps à la dérision. Hélas ! ces idoles qu'un peuple infortuné réclame, le guériront-elles de ses maux ? Ces Dieux morts ne sauvent personne de la mort ; ils ne délivrent point le

faible de la main du puissant ; ils ne retirent point l'homme de la nécessité et de la misère ; cette sublime puissance n'appartient qu'au Dieu que je sers.

« Toutefois, l'effet d'une religion quelconque est si salutaire à l'âme, que Symmaque a parlé des chrétiens avec douceur, et qu'Hiéroclès demande leur sang au nom d'une philosophie qui ne reconnaît de puissance céleste que la vertu. Le grand-prêtre pourrait cependant regarder les chrétiens comme des ennemis personnels et des rivaux dangereux ; Hiéroclès, au contraire, qui parle de lumière et de philanthropie, devrait, sans distinction de culte, embrasser les chrétiens dans son amour de l'humanité. Eh quoi ! Hiéroclès, c'est sous le manteau que vous portez, sous cette enseigne de la sagesse que vous voulez semer la désolation dans l'Empire ? Pères conscrits, [*Vénérables images des consuls,*
[*et vous Cicéron*] Pères conscripts
grave Caton, éloquent défenseur des opprimés (1)], n'êtes-vous point indignés d'entendre un magistrat subalterne, un sophiste de l'école, proscrire sans examen un million de citoyens romains. [*Eh ! quoi, Hiéroclès, vous ne songez pas que vous serez juge au milieu de ce carnage ? que vous verrez tourmenter les victimes ; que vous contemplerez les pleurs des mères, que l'odeur des chairs consumées montera jusqu'à vous ? Certes, il faut être aussi courageux que vous l'êtes pour tenir ferme sur un pareil champ de bataille. Mais je vous dois avertir, Hiéroclès, que* (2)] le sang des martyrs est une

(1) Tout ce passage entre crochets et en italiques a été barré de la main de Chateaubriand, qui a écrit dans l'interligne, puis effacé : *et vous, Cicéron,* et puis écrit encore, et cette fois conservé : *Pères conscripts.*

(2) Tout ce passage en italiques et entre crochets est barré de la main de Chateaubriand, qui l'a remplacé par les lignes que voici écrites par lui (cf. plus loin, p. 51, note 2) :

« Car il ne faut pas vous le dissimuler : nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons vos cités, vos colonies, vos camps, vos tribus, les Palais, le Sénat, le Forum ; nous ne vous laissons que vos temples. Mais, Hiérocles, si vous comptez exterminer les chrétiens
vous avertir de
par ce meurtre immense, je dois [prévenir] votre erreur. »

semence féconde ; les vierges chrétiennes enfantent des hommes qui reviennent à la vie pour ne plus mourir, et ces vierges, vous ne l'ignorez pas, puisque vous êtes un déserteur de nos autels, savent quelquefois se dérober aux poursuites de ceux qui les recherchent. Oui,
Princes
[*Pères conscrits*], notre accusateur est un apostat, et il se confesse athée. Les provinces le chargent de péculat et d'oppression ; il sait lui-même quel titre je pourrais ajouter à ces titres. Symmaque, au contraire, est un homme pieux, dont l'âge, la science et les mœurs sont
Dans toute cause criminelle
également respectables. On prend en considération le caractère des témoins, Symmaque nous excuse, Hiéroclès nous dénonce : lequel des deux doit être écouté ? Auguste, César, Pères conscrits, peuple romain, daignez me prêter une oreille attentive. Je vais reprendre la suite des accusations d'Hiéroclès, et vous dévoiler la religion des Chrétiens.

(1) « Princes, je commence par les Hébreux. Ces Juifs que l'on nous a peints comme des esclaves égyptiens révoltés contre leurs maîtres, n'ont point une pareille origine. Ils eurent pour ancêtres de vénérables mortels qui portaient dans l'Orient le nom de Patriarches, et qui vivaient sous des tentes au milieu des troupeaux. Ces Patriarches étaient les dépositaires des plus vieilles traditions des peuples ; ils étaient comme la branche aînée du genre humain. Par une suite d'aïeux dont les noms étaient connus, ils remontaient jusqu'au premier homme. Ce premier homme désobéit à Dieu, pécha et mourut. Sa postérité fut souillée de son crime. Il lui fallait un rédempteur qui la rendît à ses fins primitives ; ce rédempteur est venu de nos jours, c'est Jésus-Christ. »

En prononçant ce grand nom, l'orateur s'interrompit, tous les chrétiens du Sénat s'inclinèrent, et la statue

(1) Le passage qui commence ici, et qui se termine (p. 47) à « Princes, jugez-en vous-mêmes », est, à ma connaissance, inédit, et ne figure que dans le manuscrit.

de Jupiter trembla sur son autel. Eudore reprit aussitôt :

« Une aventure touchante fit descendre en Egypte Jacob, chef des Patriarches, et tige de la nation des Hébreux. Les Hébreux furent opprimés. Moïse les délivra ; Dieu rompit le bras de Pharaon et précipita dans la mer Rouge le cheval et le cavalier. L'Eternel nourrit son peuple au désert, et Moïse conduisit les Israélites à la vue de la Terre Promise.

« Cette Terre Promise, objet des railleries d'Hiéroclès, cette petite vallée de pierres, aurait du paraître toutefois quelque chose d'assez grand aux yeux mêmes de la philosophie.

« Le royaume des Hébreux était placé entre les deux empires de l'Egypte et de la Syrie. Si la capitale des Juifs eût été bâtie dans les plaines de la Palestine ou de la Galilée, elle fût tombée sans résistance au pouvoir des Mèdes ou des Egyptiens. Jérusalem, au contraire, retirée au milieu des montagnes, opposait ses rochers comme des remparts à l'esclavage. Les Romains savent ce qu'il leur en a coûté pour renverser cette cité malheureuse.

« Outre cette grande raison politique de l'établissement de Jérusalem au centre d'un pays stérile, il s'en présentait une autre à des hommes d'un génie un peu plus profond que l'accusateur des Chrétiens. Les Juifs, vivant dans la plaine non loin des ports de la mer, se seraient tournés vers le commerce où les entraîne naturellement leur génie. Or le commerce ronge et dissout bientôt le caractère des nations. Le législateur voulait faire des Hébreux un peuple qui pût résister au temps, conserver le culte du vrai Dieu, au milieu de l'idolâtrie universelle, et trouver dans ses institutions une force qu'il n'avait pas par lui-même.

« Il enferma donc les Hébreux dans la montagne. Séparés du reste du monde, ceux-ci prirent insensiblement la haine des coutumes étrangères, et cet amour de leurs propres usages qui les mirent à l'abri des innovations. Leurs lois et leur religion furent conformes à

cet état d'isolement. Tout chez les seuls adorateurs d'un Dieu unique tendit à l'unité. Ils n'eurent qu'un temple, qu'un sacrifice, qu'un livre : le livre contenait leurs destinées. De temps en temps, des Prophètes élevaient la voix au milieu de ce peuple solitaire, et lui annonçaient un Messie, des récompenses et plus souvent des malheurs. Les lieux mêmes où les enfants de Jacob se conservaient pour l'avenir nourrissaient en eux ces passions exaltées, sans lesquelles les hommes sont incapables de grandes actions. Sous leurs pieds une poussière brûlante, sur leurs têtes un ciel d'airain, autour d'eux des rochers nus, des campagnes de sel, des lacs coulant du bitume, non loin d'eux, dans les cavernes d'Habron, les tombeaux de leurs pères, c'étaient là les seuls objets offerts aux regards comme aux mé-

d'Israël

ditations [*des Israélites*]. [*Etaient-ils menacés de la servitude? Ils pouvaient redescendre de la montagne, retrouver leurs camps dans le désert, et revoir le terrible Sina où la loi leur fut donnée, au bruit de la foudre.*]

« Moïse est-il ainsi parvenu au but qu'il s'était proposé? à créer une espèce de peuple éternel dont aucune révolution de la terre ne pût altérer les mœurs? Princes, jugez-en vous-mêmes.

(1) « Parmi les ruines de Jérusalem, souffrez un moment que je vous fasse contempler un étonnant spectacle. C'est là que deux espèces de peuples trouvent dans leur foi de quoi surmonter leurs misères. Là vivent des Chrétiens, que rien ne peut forcer à abandonner le tombeau de Jésus-Christ, ni craintes, ni persécutions, ni menaces de la mort. Leurs cantiques retentissent nuit et jour autour du Saint-Sépulcre. Dépouillés le matin par un proconsul (2), le soir les retrouve au pied

(1) A partir d'ici, jusqu'à « rendre à la fin des siècles » (p. 49), le passage ne figure pas dans les éditions imprimées des *Martyrs*, mais il figure dans l'*Itinéraire*, avec quelques variantes.

(2) *Var.*, *Itinér.* (1re édit. t. III, p. 45 et sqq.). par un *gouverneur turc*, le soir...

du Calvaire où Jésus-Christ souffrit pour le salut des hommes.

« Jetez maintenant les yeux entre la montagne de Sion et le temple détruit ; voyez cet autre petit peuple qui vit séparé des habitants de la cité ; objet particulier de tous les mépris, il baisse la tête sans se plaindre ; il souffre les insultes sans demander justice ; il se laisse accabler de coups sans soupirer ; on lui demande sa tête, il la présente à l'épée (1). Si quelque membre de cette société proscrite vient à mourir, son compagnon ira pendant la nuit l'enterrer furtivement dans la vallée de Josaphat. Pénétrez sous les huttes dégoûtantes où s'est retiré ce peuple : vous le trouverez dans une affreuse [*misère* (2)] pauvreté, faisant lire un livre mystérieux à [*leurs* (3)] des enfans, qui le feront lire à leur tour à leurs enfans. Ce qu'il faisait il y a quatre mille ans, ce peuple le fait encore. Il a assisté trois fois à la ruine de Jérusalem, et rien ne peut le décourager. Quand on voit les Juifs dispersés sur la terre, selon la prophétie d'un apôtre chrétien, on est surpris sans doute. Mais, pour être frappé d'un étonnement surnaturel, il les faut retrouver à Jérusalem, il faut voir ces anciens maîtres de la Judée esclaves et étrangers dans leur propre pays ; attendant sous toutes les oppressions un roi qui doit les délivrer. Ecrasés par la croix qui porta le véritable Messie, cette croix qui les condamne, et qui est plantée sur leurs têtes, ils demeurent dans leur déplorable aveuglement. De vastes empires ont disparu de la terre, et un petit peuple dont l'origine précéda celle de ces grands peuples, existe encore dans les décombres de sa patrie. Eh ! qu'[y] a-t-il de plus merveilleux que cette rencontre de Juifs et de chrétiens au pied du Calvaire ? Les premiers s'affligent à l'aspect du tom-

(1) *Var.*, *Itin.*, p. 46 : il la présente *au cimeterre*.

(2) Cette correction semble avoir été faite par le copiste ; et comme le mot *misère* a été conservé dans le texte de l'*Itinéraire*, cela semblerait indiquer qu'il écrivait sous la dictée de Chateaubriand.

(3) Rature du copiste, semble-t-il.

beau de Jésus-Christ ressuscité ; les seconds se consolent auprès du seul tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles ! »

A ces derniers mots d'Eudore, un signe d'approbation échappé à Dioclétien interrompit le fils de Lasthénès. Insensible aux mouvements oratoires de Symmaque et aux déclamations d'Hiéroclès, l'Empereur fut frappé de grandes raisons politiques présentées par le défenseur des fidèles. Les froides railleries du philosophe avaient disparu devant des considérations d'une nature plus haute. Eudore s'était étendu sur ce sujet avec une merveilleuse adresse, afin de toucher le génie du Prince, avant de parler des Chrétiens. Le parti modéré du Sénat, qui redoutait Galérius Publius, préfet de Rome, dévoué à César, mais ennemi d'Hiéroclès, les courtisans toujours attentifs aux impressions du maître, les Chrétiens dont le sort était encore suspendu, tous s'aperçurent des sentiments favorables de Dioclétien et donnèrent de grandes louanges à l'orateur. Les soldats, les centurions, les tribuns s'étaient laissé toucher à la vue de leur frère d'armes, de ce brave général obligé de défendre sa vie contre les accusations d'un rhéteur : cette noble race d'hommes revient facilement à des opinions généreuses ; ceux qui avaient servi sous Eudore reconnaissaient avec plaisir le son de cette voix grave et sonore qui les rassurait en face de l'ennemi, lorsque, près d'en venir aux mains, on voyait pâlir la ligne entière des guerriers. Tant de raison unie à tant de beauté et de jeunesse, avait intéressé la foule toujours passionnée. La douceur de Constantin s'était changée en allégresse. Il encourageait son ami par ses gestes et ses regards. Les anges de lumière, redoublant de zèle autour de l'orateur chrétien, lui donnaient à chaque moment de nouvelles grâces, prolongeaient le son de sa voix comme d'harmonieux échos et soutenaient avec des parfums célestes ses forces épuisées. Lorsqu'une neige éclatante et virginale tombe de la voûte éthérée, souvent l'aquilon s'apaise ; les champs muets reçoivent avec joie les flocons nombreux qui vont

mettre les plantes à l'abri des glaces de l'hiver : aussi quand le fils de Lasthénès eut recommencé son discours, l'assemblée fit un profond silence, afin de recueillir ces paroles pures qui semblaient descendre du ciel, pour prévenir la désolation de la terre.

« Princes, dit-il, je viens de parler du tombeau de mon Dieu, et c'est ce tombeau sacré que je suis maintenant appelé à défendre. Hiéroclès rit des Chrétiens qui croient à la résurrection de la chair. Il veut savoir sans doute comment des hommes réduits en poussière pourront revenir à la vie ? Qu'il me dise d'abord comment il est, je lui dirai comment il sera. Quant à cet Homme-Dieu dont un jardinier doit avoir dérobé le corps, on ne peut nier pourtant que cet Homme-Dieu n'ait trouvé quelque moyen de rompre les chaînes de la mort, et d'échapper à la garde romaine. [*Trop d'yeux ont aperçu ce déserteur de la tombe, trop d'oreilles ont entendu ses paroles : on ne trompe pas aisément les regards d'une mère* (1).]

« C'est donc la condition peu élevée de Jésus-Christ et de ses disciples qui attire au Sauveur du monde les mépris d'Hiéroclès ? C'est en cela même que consiste la merveille, et je le montrerai tout à l'heure. Notre accusateur ne peut nier les vertus du Fils de l'Homme, mais il ajoute que Socrate avait prêché la même morale. Non, Hiéroclès, la morale de Socrate ne fut jamais aussi tendre, aussi sublime que celle de mon divin Maître ; et vous le verrez bientôt. Par quelle dérision impie vient-on opposer les miracles d'un Apollonius aux miracles de Jésus-Christ ? Ah ! si j'avais la foi et la vertu des premiers Chrétiens qui avaient vu le Rédempteur, et qui semblaient avoir retenu quelques rayons de sa gloire, je ferais sortir du tombeau le lépreux, le boiteux et l'aveugle ! Prince, ils paraîtraient devant

(1) Barré de la main de Chateaubriand. — Tout ce paragraphe et ceux qui vont le suivre jusqu'à : « Vers le temps de l'apparition du Rédempteur sur la terre... » (p. 51) sont inédits et ne se retrouvent que dans le manuscrit.

votre trône et vous diraient mieux que moi quel fut le Dieu qui les guérit !

« Toutefois, j'essayerai de vous le faire connaître.

(1) « Vers le temps de l'apparition du Rédempteur sur la terre, les nations étaient dans l'attente de quelque personnage fameux. Une ancienne et constante opinion était répandue dans l'Orient qu'un homme s'élèverait de la Judée et obtiendrait l'empire universel. Vos historiens confessent cet oracle et depuis trois mille ans les prophètes des Juifs ne cessaient d'annoncer le Messie.

« Cependant, le ciel prépare les voies du Fils de l'Homme. Les nations longtemps désunies de mœurs et de gouvernement entretenaient des inimitiés héréditaires ; tout à coup le bruit des armes cesse, et les peuples réconciliés ou vaincus viennent se perdre dans le peuple romain.

[« *D'un côté, la religion et les mœurs sont parvenues à ce degré de corruption qui produit de force les changements ; de l'autre, les dogmes de l'unité d'un Dieu et de l'immortalité de l'âme commencent à se répandre. Ainsi les chemins s'ouvrent de toutes parts à la nouvelle doctrine, qu'une langue universelle va servir à propager. Ce vaste Empire romain se compose de nations, les unes sauvages, les autres policées : la simplicité du Christ, pour les premières ; les vertus morales, pour les secondes ; pour toutes, sa miséricorde et sa charité sont des moyens de salut que le ciel ménage. Ces moyens sont si efficaces que les Chrétiens couvrent déjà la face de la terre, car, Prince, il ne faut pas vous le dissimuler, nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons vos cités, vos îles, vos camps, vos colonies, vos tribus, vos décuries, le Palais, le Sénat, le forum : nous ne vous laissons que vos temples* (2).]

(1) Tout ce développement, jusqu'à : « un soupir de miséricorde » (p. 55) est la reproduction, avec des variantes, d'un chapitre du *Génie du Christianisme* (IVe partie, l. III, chap. II), *De Jesus-Christ et de sa vie.*

(2) Tout ce paragraphe a été barré de la main de Chateaubriand. Les dernières lignes ont été reportées par lui plus haut (cf. p. 44, note 2).

« A la grandeur des préparations naturelles, s'unit l'éclat des prodiges ; les vrais oracles, depuis longtemps muets dans Jérusalem, recouvrent la voix, et les fausses sibylles se taisent. Une nouvelle étoile se montre dans l'Orient ; un chœur d'esprits bienheureux chante du haut du ciel, pendant la nuit : Gloire à Dieu ! Paix aux hommes !

« Tout à coup le bruit se répand que le Sauveur a vu le jour dans la Judée : il n'est point né dans la pourpre,
de l'indigence (1)
mais dans l'humble asile ; il n'a point été annoncé aux grands et aux superbes ; mais les anges l'ont révélé aux petits et aux simples ; il n'a point réuni autour de son berceau les heureux du monde, mais les infortunés, et par ce premier acte de sa vie, il s'est déclaré de préférence le Dieu des misérables.

« Nous voyons, depuis le commencement des siècles, les rois, les héros, les hommes éclatants, devenir les Dieux des nations. Mais voici que le fils du charpentier, dans un petit coin de la Judée, est un modèle de douleurs et de misère ; il est flétri publiquement par un supplice ; il choisit ses disciples dans la foule obscure ; il ne prêche que sacrifices, que renoncement aux pompes du monde, au plaisir, au pouvoir ; il préfère l'esclave au maître, le pauvre au riche, le lépreux à l'homme sain ; tout ce qui pleure, tout ce qui a des plaies, tout ce qui est abandonné du monde, fait ses délices : la puissance, la fortune et le bonheur sont au contraire éternellement menacés par lui. Il renverse toutes les notions communes de la morale ; il établit des relations nouvelles entre les hommes, un nouveau droit des gens, une nouvelle foi publique. Non, Hiéroclès, quand la voix du monde entier s'élèverait contre Jésus-Christ, quand toutes les lumières de la philosophie se réuniraient contre ses dogmes, jamais on ne nous persuadera qu'une religion fondée sur une pareille base soit une religion humaine. Celui qui a pu faire adorer une

(1) Correction, dans l'interligne, de la main de Chateaubriand.

croix ; celui qui a offert pour objet de culte aux hommes l'humanité souffrante et la vertu persécutée ; celui-là, nous le jurons, ne peut être qu'un Dieu.

« Jésus-Christ apparaît au milieu des hommes, plein de grâce et de vérité ; l'autorité et la douceur de sa parole entraînent. [*Il vient pour être le plus infortuné des mortels, et tous ses prodiges sont pour les misérables.*] Afin d'inculquer ses préceptes, il choisit l'apologue ou la parabole qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes qu'il donne ses divines leçons. [*En voyant les fleurs d'un champ, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui supporte les faibles plantes et nourrit les petits oiseaux ; en apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres*] ; on lui apporte un petit enfant, et il recommande l'innocence ; [*se trouvant au milieu des bergers, il se donne à lui-même le titre de Pasteur des âmes, et se représente, rapportant sur ses épaules la brebis égarée.*] Au printemps, il s'assied sur une montagne, et tire des objets environnants de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse, il fait naître ses béatitudes : Bienheureux ceux qui
parce qu'ils seront consolés parce
pleurent, bienheureux ceux qui ont faim et soif, etc.
qu'ils seront rassasiés, bienheureux ceux qui ont le cœur simple,
[*Ceux qui observent ses préceptes et ceux qui les mé-*
parce qu'ils hériteront du royaume du ciel.
prisent sont comparés à deux hommes qui bâtissent deux maisons, l'une sur un roc, l'autre sur un sable mouvant.] Quand il demande de l'eau à la femme de Samarie, il lui peint sa doctrine sous la belle image d'une source d'eau vive.

« Le caractère qu'il daigna prendre au milieu de nous était aimable, ouvert et tendre ; sa charité était sans bornes. L'Apôtre nous en donne une idée en deux mots : il allait faisant le bien. La résignation à la volonté de Dieu éclate dans tous les moments de sa vie ; il aimait, il connaissait l'amitié : l'homme qu'il tira du tombeau, Lazare, était son ami ; ce fut pour le plus

grand sentiment de la vie qu'il fit son plus grand miracle. L'amour de la patrie trouva chez lui un modèle :

« Jérusalem, Jérusalem, » s'écriait-il, en pensant au jugement qui menaçait cette cité coupable, « j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes ; mais tu ne l'as pas voulu ! » Du haut d'une colline, jetant ses tristes yeux sur cette ville condamnée à une horrible destruction, il ne put retenir ses larmes ; il vit la cité, dit l'Apôtre, et il pleura ! Sa tolérance ne fut pas moins remarquable, quand ses disciples le prièrent de faire descendre le feu du ciel sur un village samaritain, qui lui avait refusé l'hospitalité ; il répondit avec indignation :

« Vous ne savez pas ce que vous me demandez ! »

« Si le Fils de l'Homme était sorti du ciel avec toute sa force, il eût eu sans doute peu de peine à pratiquer tant de vertus, à supporter tant de maux ; mais c'est ici la gloire du mystère ! Le Christ ressentait des douleurs ; son cœur se fondait comme celui d'un homme ; il ne donna jamais aucun signe de colère que contre la dureté de l'âme et l'insensibilité. Il répétait éternellement :

« Aimez-vous les uns les autres. »

« Mon Père, s'écriait-il sous le fer de ses bourreaux, pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font. »

« Prêt à quitter des disciples bien-aimés, il fondit tout à coup en larmes ; il ressentit les terreurs du tombeau et les angoisses de la Croix ; une sueur de sang coula le long de ses joues divines ; il se plaignit que son Père l'avait abandonné. Lorsque l'ange lui présenta le calice, il dit :

« O mon Père ! fais que ce calice passe loin de moi ; cependant, si je dois le boire, que ta volonté soit faite. »

« Ce fut alors que ce mot, où respire la sublimité de la douleur, échappa à sa bouche :

« Mon âme est triste jusqu'à la mort. »

« Ah ! si la morale la plus pure et le cœur le plus tendre ; si une vie passée à combattre l'erreur et à

soulager les maux des hommes, sont les attributs de la divinité, qui peut nier celle de Jésus-Christ ? Modèle de toutes les vertus, l'amitié le voit endormi dans le sein de Jean, ou léguant sa mère à ce disciple ; la tolérance l'admire dans le jugement de la femme adultère ; partout la pitié le trouve bénissant les pleurs de l'infortuné ; dans son amour pour les enfants, son innocence et sa candeur se décèlent ; la force de son âme brille au milieu des tourments de sa croix, et son dernier soupir est un soupir de miséricorde.

(1) « Il serait bien étrange que ceux qui adorent un tel Dieu, un Dieu dont ses ennemis mêmes avouent la vertu sublime, fussent des monstres dignes du bûcher. Quoi ! Jésus-Christ serait la plus douce, la plus humaine, la plus chaste des divinités, et nous penserions l'honorer par des mystères de cruauté et de débauches ? Même dans le Paganisme, célèbre-t-on la fête de Diane par les prostitutions des fêtes de Vénus ? Le christianisme, dit-on, s'est nourri dans la dernière classe du peuple, et de là les infamies de son culte. Reprochez donc à
et sa gloire
cette religion ce qui fait sa beauté. [*Elle a réuni autour*
pour
d'elle les infortunés du globe ;] elle a été chercher des
les consoler
hommes auxquels les hommes ne pensaient point, et dont ils détournaient les regards ; [*elle a appelé les pauvres, l'infirme, l'orphelin, afin de les consoler*,] et vous le lui imputez à crime ! Pense-t-on qu'il n'y a de douleur que sous la pourpre ; et qu'un Dieu consolateur n'est fait que pour les grands et les rois ! Loin d'avoir pris la bassesse et la férocité des mœurs du peuple, notre religion a corrigé ces mœurs. Dites, est-il un homme plus patient dans ses maux qu'un vrai Chrétien, plus résigné sous un maître, plus fidèle à sa parole, plus ponctuel dans ses devoirs, plus chaste dans ses habitudes ! Nous sommes si éloignés de la barbarie que

(1) Ici reprend, dans les éditions imprimées, le texte des *Martyrs*

nous nous retirons de vos jeux où le sang des hommes est une partie du spectacle ; nous croyons qu'il y a peu de différence entre commettre le meurtre et le voir commettre avec plaisir. Nous avons une telle horreur d'une vie dissolue, que nous évitons vos théâtres, comme une école de mauvaises mœurs et une occasion de chute. Mais, en justifiant les chrétiens sur un point, je m'aperçois que je les expose sur un autre : Nous fuyons la société, dit Hiéroclès, nous haïssons les hommes !

« Les enfans de la charité haïr les hommes ! S'il en est ainsi, notre châtiment est juste. Frappez nos têtes. Mais auparavant, venez reprendre dans nos hôpitaux les pauvres et les infirmes que vous n'avez point secourus ; faites appeler ces femmes romaines qui ont abandonné les fruits de leur honte. Elles croient peut-être qu'ils sont tombés dans ces lieux infâmes, seul asile offert par vos dieux à l'enfance délaissée ? Qu'elles viennent reconnaître leurs nouveau-nés entre les bras de nos épouses ! Le lait d'une chrétienne ne les a point empoisonnés ; les mères selon la grâce les rendront avant de mourir aux mères selon la nature.

« Princes, quelques-uns de nos mystères mal entendus et faussement interprétés ont donné naissance à ces affreuses calomnies. Que ne m'est-il permis de vous dévoiler ces secrets d'innocence et de pureté ! Rome se lève, dit Symmaque, et vous supplie de lui laisser les divinités de ses pères. Oui, princes, Rome se lève, mais non pour réclamer les dieux des Caligula et des Néron. Elle se lève pour vous demander Jésus-Christ qui rétablira parmi ses enfans la pudeur, la bonne foi, la probité, la modération et le règne des mœurs antiques. « Donnez-moi, s'écrie-t-elle, ce Dieu qui a déjà corrigé les vices de mes lois, qui n'autorise plus l'infanticide, la prostitution du mariage, le spectacle du meurtre des hommes, ce Dieu qui couvre mon sein des monumens de sa bienfaisance, qui conserve les lumières des lettres et des arts, et qui veut abolir l'esclavage sur la terre. Ah ! si un jour vaincue du temps, je devais encore voir les Barbares à mes portes, ce Dieu, je le sens,

pourrait seul me sauver, et changer ma vieillesse languissante en une immortelle jeunesse.

« Reste donc à repousser la dernière et la plus effrayante des accusations d'Hiéroclès, si les chrétiens pouvaient s'effrayer de perdre les biens et la vie. Nous sommes, dit notre délateur, des séditieux qui refusons d'adorer les images de l'Empereur, et d'offrir des sacrifices aux Dieux pour le Père de la Patrie. Dans quel temps les Chrétiens ont-ils refusé de payer les impôts, et d'entrer dans les armées ? Poussés à bout par leurs persécuteurs et poursuivis comme des bêtes féroces, ils n'ont pas même fait entendre le plus léger murmure. Neuf fois ils ont été massacrés, et s'humiliant sous la main de Dieu, ils ont laissé l'univers se venger des Néron et des Domitien. Qu'Hiéroclès nomme un seul fidèle engagé dans une conspiration contre son prince ? Soldats chrétiens que j'aperçois ici, vous que j'eus quelquefois l'honneur de conduire aux batailles sanglantes, Sébastien, Pacôme, Victor, dites-nous où vous avez reçu les nobles blessures dont vous êtes couverts ? Est-ce dans les émeutes populaires, en assiégeant le palais de vos empereurs ? Ou bien en affrontant pour la gloire de vos princes la flèche du Parthe, l'épée du Germain et la hache du Franc ? Hélas ! généreux guerriers, mes compagnons, mes amis, mes frères, je ne m'inquiète point de mon sort, bien que j'aie quelque raison de regretter à présent la vie, mais je ne puis m'empêcher de m'attendrir sur votre destinée. Que
éloquent
n'avez-vous choisi un défenseur plus [*habile*] ! J'aurai pu mériter une couronne civique en vous sauvant des mains des Barbares, et je ne pourrai vous dérober au fer d'un proconsul romain.

« Finissons ce long discours : Auguste, César, vous trouverez chez les chrétiens des sujets respectueux qui vous seront soumis sans bassesse, parce que le principe de leur obéissance vient du ciel. Ce sont des hommes de vérité dont le langage ne diffère point de la conduite. Ils ne reçoivent point les bienfaits d'un maître en le

maudissant dans leur cœur. Demandez-vous à de tels hommes leurs fortunes, leurs vies, leurs enfants ? Ils vous les donneront parce que tout cela vous appartient. Mais voulez-vous les forcer à encenser les idoles ? Ils mourront. Pardonnez, Princes, à cette liberté chrétienne. L'homme a aussi des devoirs à remplir envers le ciel. Si vous exigez de nous des marques de soumission, qui blessent ces devoirs sacrés, Hiéroclès peut appeler les victimes : nous rendrons à César notre sang qui est à César, et à Dieu notre âme qui est à Dieu. »

Comme Eudore achevait de plaider cette cause sublime, l'Ange des armées du Seigneur alluma sur la tête du héros une flamme semblable à ces signaux qu'on élève pendant la nuit au faîte de la plus haute tour d'une ville assiégée ; l'Esprit céleste fit en même temps tomber un pli de la toge du jeune homme, qui se hâta de recouvrir avec une modeste rougeur les cicatrices de son sein.

Qui pourrait peindre la diversité des sentiments que le fils de Lasthénès excita dans l'assemblée ? C'était un mélange d'admiration, de crainte, de fureur ; chacun éclatant en mouvemens de haine ou d'amour selon qu'il était inspiré par un ange de ténèbres ou par un ange de lumière. Ceux-ci admiraient la beauté de la religion accusée, ceux-là n'y voyaient qu'un reproche fait à leurs mœurs et à leurs Dieux. Les guerriers étaient émus et vivement intéressés en faveur d'Eudore, l'un se rappelait qu' [*il avait été le compagnon de*
avait contracté avec l'orateur
tente de l'orateur, qu'ils avaient contracté avec lui] une de ces amitiés rudes, mais fortes comme les aigles et les armes au milieu desquelles elle était née ; l'autre racontait la vie militaire du fils de Lasthénès, et disait : Que nous servira-t-il donc de verser notre sang pour la patrie, de souffrir un long esclavage chez les Barbares, de triompher des ennemis du prince, si un sophiste nous peut égorger au Capitole ? » Hiéroclès alarmé voulait paraître victorieux et indifférent, mais la rage et la frayeur perçaient malgré lui dans ses regards. Ainsi,

lorsqu'un tigre s'est précipité dans la fosse escarpée que creusa sous ses pas un berger de Lybie ; la bête féroce, après s'être longtemps débattue, se couche avec une apparente tranquillité au milieu de l'enceinte fatale ; mais, à l'agitation de ses yeux et de ses lèvres sanglantes, on voit qu'elle ressent vivement la crainte et la douleur du piège où elle est tombée. Galérius rendit bientôt l'espérance à son ministre. Ce fougueux César, accoutumé au langage déshonoré de ses flatteurs, s'indigna des accents de la vertu et de la noble assurance d'un homme de bien. Il déclara que, si l'on ne punissait pas les fidèles, il quitterait la cour et se mettrait à la tête des légions d'Orient, car [*enfin, dit-il,*] ces ennemis du ciel, [*dit-il* (1)] porteraient enfin sur moi leurs mains sacrilèges. Hiéroclès reprenant son audace, fit observer qu'il y avait des mystères sur lesquels on ne s'expliquait point ; qu'après tout, les factieux refusaient de sacrifier à l'Empereur, et cherchaient par une
séditieuse
[*coupable*] éloquence, à soulever [*même*] les soldats.

Déjà trop accoutumé à céder à la violence de Galérius, Dioclétien fut effrayé de ses menaces. Il savait qu'en proscrivant les Chrétiens, il se privait d'un grand appui contre l'ambition de César, mais le vieillard n'avait plus la force d'envisager sans frémir les hasards d'une guerre civile. Alors Satan acheva d'épouvanter par un prodige l'esprit superstitieux de Dioclétien. Tout à coup le bouclier de Romulus se détache de la voûte du Capitole, tombe, blesse le fils de Lasthénès
en roulant
et va couvrir la Louve de bronze qui fut frappée de la foudre à la mort de Jules César. Galérius s'écrie : « Vous le voyez, ô Dioclétien, le père des Romains n'a pu supporter les blasphèmes de ce profane. Imitez son exemple, écrasez les impies et protégez au Capitole le génie de l'Empire. » Alors Dioclétien, malgré les remords de sa conscience et les lumières de sa politique, promet de donner un édit contre les fidèles ;

(1) Rature qui semble de la main de Chateaubriand.

mais, par une dernière ressource de son génie, il voulut que les dieux se prononçassent dans leur propre cause et l'aidassent avec Galérius à porter le poids de l'exécration de l'avenir. « Si la Sibylle de Cumes, dit-il, approuve la résolution que vous me faites prendre, on publiera l'édit de persécution. Mais, en attendant la réponse de l'oracle, je veux qu'on laisse à tous mes sujets la jouissance de leurs droits et la liberté de leur culte. »

En prononçant ces derniers mots, l'Empereur quitta brusquement le Capitole. L'enfer poussa un cri de joie et les anges du Seigneur, dans une sainte tristesse, s'envolèrent au pied du trône de l'Eternel. Galérius et Hiéroclès sortirent triomphants, le premier roulant en lui-même les projets les plus ambitieux, le second mêlant à ces mêmes projets des desseins d'amour et de vengeance. Constantin, accablé de douleur, se dérobe avec Eudore à la curiosité de la foule. A l'instant, les catacombes, les chapelles, les églises furent illuminées, et les prêtres du Seigneur offrirent au Ciel des prières pour la délivrance des fidèles ou pour un glorieux martyre.

TABLE DES MATIÈRES

1112-07. — Imp. des Orph.-Appr., F. BLÉTIT, 40, rue La Fontaine. Paris.